

# Robert Van Gulik Le juge Ti à l'œuvre

Cinq nuages de félicité  
Une affaire de ruban rouge  
Le Passager de la pluie

10  
18

INÉDIT



ROBERT VAN GULIK

LE JUGE TI

# Le Juge Ti à l'œuvre

1<sup>ère</sup> partie

*Traduit de l'anglais par Anne Krief*



10/18

# **Cinq nuages de félicité**

Nouvelle

*Traduit de l'anglais par Anne Krief*

## Les personnages

TI JEN-TSIE, *magistrat nouvellement nommé à Peng-lai, petit district de montagne près de la capitale*

HONG LIANG, *vieux serviteur de la famille Ti, conseiller du juge et sergent du tribunal*

MA JONG ET TSIAO TAÏ, *les deux lieutenants du juge Ti*

HOUA MIN, *riche armateur de Peng-lai*

YI PEN, *riche armateur de Peng-lai*

MONSIEUR Ho, *secrétaire du ministère de la Justice à la retraite*

MADAME HO, *sa jeune épouse*

FUNG, *peintre.*

CETTE AFFAIRE eut lieu en 663, une semaine après que le juge Ti eut pris ses fonctions à son premier poste officiel de magistrat, dans le district de Peng-lai, aux confins de la côte nord-est de l'Empire. Dès son arrivée, il s'était trouvé confronté à trois mystérieux crimes, relatés dans *Trafic d'or sous les T'ang*. Il était fait mention dans ce roman de la florissante industrie navale de Peng-lai ainsi que de monsieur Yi Pen, riche armateur. Quand cette histoire commence, nous nous trouvons dans le cabinet particulier du juge Ti, au tribunal, où le magistrat s'entretient avec Yi Pen et deux autres personnages ; ils viennent de terminer l'étude d'un projet présenté par le juge Ti, consistant à faire passer l'industrie navale sous le contrôle du gouvernement.



— EH BIEN, Messieurs, déclara avec un sourire satisfait le juge Ti à ses trois hôtes, voilà qui est réglé, je pense.

L'entretien avait commencé vers deux heures et il était déjà plus de cinq heures. Mais le juge estimait que le temps avait été bien employé.

— Les règlements que nous avons mis au point semblent prévoir tous les problèmes possibles, remarqua monsieur Ho de sa voix claire.

Secrétaire du ministère de la Justice à la retraite, monsieur Ho était un homme d'un certain âge, vêtu avec sobriété. Se tournant vers Houa Min, le riche armateur assis à sa droite, il ajouta :

— Vous conviendrez, monsieur Houa, que notre projet règle de manière équitable les différends avec votre collègue, monsieur Yi Pen, ici présent.

Houa Min fit la moue.

— « Équitable » est un qualificatif des plus choisis, dit-il sèchement, mais en tant que négociant je préfère de loin celui de « profitable ». Si l'on m'avait laissé la latitude de faire concurrence à mon ami monsieur Yi, le résultat n'aurait sans doute pas été précisément équitable, non... Mais certes des plus profitables – de mon point de vue, j'entends !

— L'industrie navale concerne directement notre défense côtière, répliqua le juge d'un ton sévère. Le gouvernement impérial ne tolère aucun monopole privé. Nous avons passé tout l'après-midi sur ce sujet et, grâce entre autres aux excellents conseils techniques de monsieur Ho, nous sommes parvenus à rédiger ce document fixant les règles que tout armateur devra respecter. J'attends de vous deux que vous vous y conformiez.

Monsieur Yi Pen acquiesça énergiquement. Le juge aimait bien cet homme d'affaires très habile, mais honnête. Il avait moins d'estime pour monsieur Houa Min qui, d'après ce qu'il savait, ne répugnait pas aux affaires louches et avait une vie sentimentale très agitée. Le juge Ti fit signe au commis de

resservir une tasse de thé à ses hôtes, puis se carra dans son fauteuil. La journée avait été chaude, mais à présent une légère brise s'était levée, apportant dans le cabinet le parfum du magnolia qui se dressait devant la fenêtre.

Monsieur Yi reposa sa tasse de thé et regarda Ho et Houa Min d'un air interrogateur. Il était temps de prendre congé.

Tout à coup la porte s'ouvrit et le sergent Hong, le vieux conseiller du juge Ti, fit son entrée. S'approchant vivement du bureau, il annonça :

— Quelqu'un vient de se présenter avec un message important, Votre Excellence.

Le juge Ti avait surpris son regard.

— Veuillez m'excuser un instant, dit-il à ses trois invités en se levant pour suivre le sergent Hong.

Une fois dans le corridor, Hong lui confia à voix basse :

— Il s'agit de l'intendant de monsieur Ho, Votre Excellence. Il est venu annoncer à son maître que madame Ho venait de se donner la mort.

— Ciel tout-puissant ! s'exclama le juge. Dis-lui d'attendre un moment. Autant annoncer moi-même cette mauvaise nouvelle à Ho. Comment cela s'est-il passé ?

— Elle s'est pendue, Votre Excellence. Dans le pavillon de repos du jardin, à l'heure de la sieste. L'intendant est aussitôt accouru ici.

— Voilà qui est navrant pour monsieur Ho. Je l'aime bien. Un peu sec peut-être, mais très consciencieux, et juriste avisé de surcroît.

Le magistrat hocha tristement la tête et rentra dans son cabinet. Après avoir repris place à son bureau, il s'adressa à Ho d'un ton grave :

— C'était votre intendant, monsieur Ho. Il venait vous annoncer une bien triste nouvelle, au sujet de madame Ho.

Ho saisit brusquement les accoudoirs de son fauteuil.

— Au sujet de mon épouse ?

— Selon toute apparence, elle se serait donné la mort, monsieur Ho.

Ho se souleva à demi, puis se laissa lourdement retomber sur son siège.

— Ainsi, ce que je craignais est arrivé, dit-il d'une voix blanche. Elle... elle était très abattue ces dernières semaines. Comment... Comment a-t-elle fait ? demanda-t-il en se passant la main sur les yeux.

— Votre intendant a dit qu'elle s'était pendue. Il vous attend pour vous reconduire chez vous, monsieur Ho. Je vous envoie immédiatement le contrôleur des décès pour établir le permis d'inhumer. Je suppose que vous désirez en finir au plus vite avec toutes les formalités d'usage.

Monsieur Ho ne sembla pas l'avoir entendu.

— Morte ! marmonna-t-il. Quelques heures à peine après que je l'ai quittée ! Que faire ?

— Nous allons vous aider pour tout, monsieur Ho, dit Houa Min d'un ton réconfortant.

Puis il ajouta quelques phrases de condoléances, aussitôt imité par Yi Pen. Mais Ho ne sembla pas les entendre non plus. Il regardait fixement devant lui, les traits tirés. Levant brusquement la tête vers le juge, il répondit, après avoir hésité un instant :

— J'ai besoin de temps, Votre Excellence, d'un petit peu de temps pour... Je ne voudrais pas abuser de votre obligeance, Noble Juge, mais... serait-il possible de charger quelqu'un des formalités à ma place ? Ensuite, je pourrais rentrer chez moi, après... après l'autopsie, et lorsque le corps aura été...

Ho laissa sa phrase en suspens, implorant le juge du regard.

— Bien entendu, monsieur Ho ! répliqua vivement le juge Ti. Vous allez rester ici et prendre une autre tasse de thé. Je vais accompagner moi-même le contrôleur des décès et faire préparer un cercueil provisoire. C'est le moins que je puisse faire. Vous ne m'avez jamais épargné vos précieux conseils, et aujourd'hui encore vous avez consacré tout votre après-midi aux affaires de ce tribunal. Non, j'insiste, monsieur Ho ! Vous allez vous occuper tous les deux de votre ami, messieurs. Je serai de retour d'ici une demi-heure environ.

Le sergent Hong attendait dans la cour du Yamen en compagnie d'un petit homme bedonnant à la barbe noire, aussitôt présenté au magistrat comme l'intendant de Ho.

— Monsieur Ho est prévenu, lui dit le juge. Vous pouvez rentrer chez votre maître, je vous y rejoins immédiatement. Hong, tu devrais retourner au greffe pour y classer les papiers récemment arrivés. Nous les regarderons ensemble à mon retour. Où sont mes deux lieutenants ?

— Ma Jong et Tsiao Taï sont dans la cour principale, Votre Excellence. Ils font faire l'exercice aux gardes.

— Parfait. Je n'ai besoin que du chef des sbires et de deux de ses hommes. Ils mettront le corps en bière. Lorsque Ma Jong et Tsiao Taï en auront terminé avec l'exercice, ils pourront disposer. Je n'aurai pas besoin d'eux ce soir. Va chercher le contrôleur des décès et fais-moi préparer mon palanquin officiel !

Dans la petite avant-cour de la modeste demeure de monsieur Ho, l'intendant ventripotent attendait le juge. Deux servantes aux yeux rougis par les larmes erraient près de la loge de garde. Après avoir aidé le juge Ti à s'extraire du palanquin, le chef des sbires reçut l'ordre d'attendre dans la cour avec ses hommes. Puis le magistrat demanda à l'intendant de le conduire, ainsi que le contrôleur des décès, jusqu'au pavillon.

Le petit homme les conduisit par la galerie ouverte qui entourait la maison jusqu'à un vaste jardin bordé d'un mur élevé. Il leur fit emprunter un sentier bien entretenu qui serpentait à travers des buissons fleuris et menait tout au fond du jardin. Là, dans l'ombre de deux grands chênes, s'élevait un pavillon octogonal bâti sur une plate-forme de briques circulaire. Le toit pointu, recouvert de tuiles vertes, était surmonté d'un globe doré ; quant aux piliers et aux claustras des fenêtres, ils étaient laqués de rouge vif. Le juge gravit les quatre marches de marbre et ouvrit la porte.

Il faisait chaud dans la pièce, petite mais haute de plafond, où flottait l'odeur entêtante d'un encens exotique. Le regard du juge Ti se porta aussitôt sur la couche de bambou, contre le mur de droite. Une femme y gisait, le visage tourné vers le mur. De lourdes tresses soyeuses, à moitié défaites, lui retombaient sur les épaules. Elle portait une robe d'été de soie blanche et des souliers de satin blanc enserraient ses petits pieds. Se retournant vers le contrôleur des décès, le juge ordonna :



— Examinez-la pendant que je prépare le certificat de décès. Ouvrez donc les fenêtres, on étouffe ici ! ajouta-t-il à l'adresse de l'intendant.

Le juge sortit de sa manche une formule officielle et la posa sur une petite table, à côté de la porte. Puis il examina la pièce en prenant son temps. Un plateau à thé, avec deux tasses, était posé sur une table de bois de rose sculpté, au centre de la pièce. La théière carrée avait été renversée ; son bec reposait contre une boîte plate en cuivre jaune, auprès de laquelle se trouvait une cordelette de soie rouge. Deux chaises à haut dossier étaient repoussées contre la table. Hormis les deux étagères en bambou entre les fenêtres, contenant des livres et quelques objets anciens, il n'y avait pas de meubles. La moitié supérieure des murs était recouverte de plaquettes de bois sur lesquelles étaient calligraphiés de célèbres poèmes. Il régnait une atmosphère raffinée et paisible.

L'intendant avait ouvert la dernière fenêtre. S'approchant du juge, il lui montra les grosses poutres de laque rouge qui traversaient le plafond en forme de coupole. Une cordelette rouge, dont le bout était effiloché, pendait à la poutre du milieu.

— Nous l'avons trouvée pendue là, Noble Juge, la femme de chambre et moi-même.

Le juge Ti hocha la tête.

— Madame Ho avait-elle l'air abattue ce matin ?

— Oh non ! Noble Juge, elle était d'excellente humeur au repas de midi. Mais lorsque monsieur Houa est venu voir mon maître, elle...

— Houa Min, avez-vous dit ? Pourquoi est-il venu ici ? Il devait de toute façon rencontrer monsieur Ho à deux heures dans mon cabinet !

L'intendant eut l'air embarrassé. Après quelque hésitation, il répondit :

— Comme je servais le thé aux deux messieurs dans la salle de réception, Noble Juge, je n'ai pu éviter d'entendre ce qui se disait. J'ai cru comprendre que monsieur Houa désirait que mon maître donnât à Votre Excellence, lors de votre entrevue, un conseil qui lui fût avantageux. Il alla même jusqu'à offrir à

mon maître un considérable... heu... présent. Naturellement, mon maître a refusé avec indignation.

Le contrôleur des décès s'approcha du juge.

— Je voudrais montrer quelque chose d'étrange à Votre Excellence, dit-il.

Remarquant l'air soucieux du contrôleur des décès, le juge Ti ordonna vivement à l'intendant :

— Allez me chercher la femme de chambre de madame Ho !

Puis il se dirigea vers la couche. Le contrôleur des décès avait retourné la tête de la morte. Son visage était atrocement déformé, mais l'on pouvait voir qu'elle avait été belle. Le juge lui donna une trentaine d'années. Relevant une mèche de cheveux, le contrôleur des décès montra au juge un vilain bleu sur la tempe gauche de la jeune femme.

— Voilà la première chose qui me tracasse, Votre Excellence, remarqua-t-il posément. La seconde est que, quoique la mort soit due à une strangulation, aucune vertèbre cervicale n'a été déplacée. J'ai mesuré la cordelette suspendue à la poutre, là-haut, le nœud coulant sur la table et la victime elle-même. On peut aisément imaginer la façon dont elle a procédé : elle est montée sur la chaise, puis sur la table. Après avoir lancé la corde par-dessus la poutre, elle a fait un nœud coulant et l'a serré autour de la poutre. Ensuite, elle en a fait un deuxième à l'autre extrémité, se l'est glissé autour du cou et a sauté de la table, renversant la théière au passage. Pendue de la sorte, ses pieds devaient probablement se trouver à quelques pouces seulement du sol. Le nœud l'a étranglée lentement, sans lui briser le cou. Je ne peux m'empêcher de me demander pourquoi elle n'a pas posé l'autre chaise sur la table pour sauter de plus haut. Elle se serait assurément brisé le cou et serait morte instantanément. Si l'on fait le rapprochement entre ce fait et le bleu sur la tempe...

Le contrôleur des décès se tut et posa sur le juge un regard lourd de sous-entendus.

— Vous avez raison, répondit le magistrat en replaçant dans sa manche le formulaire officiel.

Personne ne pouvait savoir désormais quand il serait en mesure d'établir le certificat de décès ! Poussant un soupir, il demanda :

— À quand remonte la mort ?

— C'est difficile à dire, Votre Excellence. Le cadavre est encore chaud et les membres ne sont pas raides. Mais avec la chaleur d'aujourd'hui et cette pièce fermée...

Le juge hocha la tête d'un air absent. Il contemplait la boîte pentagonale de cuivre jaune, aux coins arrondis. Elle faisait environ un pied de diamètre et un pouce de haut. Le motif du couvercle ajouré formait cinq spirales continues ; on apercevait tout le long une poudre brune qui emplissait la boîte.

Le contrôleur des décès suivit le regard du magistrat.

— C'est une horloge à encens, remarqua-t-il.

— En effet. Le motif du couvercle est celui des cinq nuages de félicité, chacun étant représenté par une spirale. Si l'on allume l'encens au début du motif, il se consumera lentement le long des spirales, comme une mèche. Regardez, le thé en s'écoulant du bec de la théière a mouillé le centre de la troisième spirale et éteint l'encens. Si nous parvenions à savoir l'heure exacte à laquelle cette horloge a été allumée, et le temps qu'il faut pour que l'encens se consume jusqu'au centre de la troisième spirale, nous pourrions établir l'heure approximative du suicide. Ou plutôt celle du...



### HORLOGE À ENCENS

Le juge Ti s'interrompit brusquement car l'intendant était de retour. Il était accompagné d'une femme replette d'une quarantaine d'années, vêtue d'une stricte robe brune. Son visage rond portait des traces de larmes. En découvrant le corps étendu sur la couche, elle éclata en sanglots.

— Depuis quand est-elle au service de madame Ho ? demanda le juge à l'intendant.

— Depuis plus de vingt ans, Votre Excellence. Elle appartenait à la famille de madame Ho et a suivi celle-ci lorsqu'elle a épousé monsieur Ho, il y a trois ans. Elle n'est pas très futée, mais elle est très dévouée. La maîtresse l'adorait.

— Calmez-vous ! dit le juge à la servante. Votre émotion doit être grande, mais si vous répondez rapidement à mes questions, nous pourrons faire mettre le corps en bière. Dites-moi, connaissez-vous bien cette horloge à encens ?

La femme s'essuya le visage du revers de la manche et répondit d'une voix morne :

— Certainement, Noble Juge. Elle brûle exactement cinq heures, une heure par spirale. Juste avant que je quitte ma maîtresse, elle s'est plainte de l'odeur de renfermé de la pièce et j'ai allumé l'encens.

— Quelle heure était-il ?

— Pas tout à fait deux heures, Noble Juge.

— C'est la dernière fois que vous avez vu votre maîtresse en vie, n'est-ce pas ?

— Oui, Noble Juge. J'ai conduit ma maîtresse ici pendant que monsieur Houa discutait avec le maître dans la salle de réception, à la maison. Peu après, le maître est venu voir si elle était bien installée pour sa sieste. Elle m'a demandé de leur servir deux tasses de thé, en précisant qu'elle n'aurait pas besoin de moi avant cinq heures et que je devrais m'accorder un somme également. Elle était si attentionnée ! Je suis retournée à la maison et j'ai demandé à l'intendant de préparer dans la grande chambre la nouvelle robe grise du maître, pour son rendez-vous au tribunal. Puis le maître est arrivé à son tour. Après que l'intendant l'eut aidé à se changer, le maître m'a demandé d'aller chercher monsieur Houa, et ils sont partis ensemble.

— Où se trouvait monsieur Houa ?

— Dans le jardin, Noble Juge ; il admirait les fleurs.

— C'est exact, précisa l'intendant. Après la conversation dans la salle de réception dont je viens de parler à Votre Excellence, le maître a demandé à monsieur Houa de bien vouloir l'excuser un instant, car il devait aller saluer son épouse et se changer.

Apparemment, monsieur Houa, qui attendait seul dans la pièce, a dû commencer à s'ennuyer et est sorti prendre l'air.

— Je vois. À présent, dites-moi qui de vous deux a découvert le corps le premier.

— C'est moi, Noble Juge, répondit la servante. Je suis arrivée ici un peu avant cinq heures et je... je l'ai trouvée là, pendue à cette poutre. J'ai couru prévenir l'intendant.

— Je suis monté aussitôt sur la chaise, enchaîna l'intendant, et j'ai coupé la corde tandis que la servante retenait la maîtresse dans ses bras. J'ai desserré le nœud et nous l'avons transportée sur la couche.

Son cœur avait cessé de battre. Nous avons essayé de la ranimer en lui faisant des massages énergiques, mais il était trop tard. Je me suis précipité au tribunal pour avertir notre maître. Si je l'avais découverte plus tôt...

— Vous avez fait ce que vous avez pu. Bon, voyons, vous m'avez dit que, pendant le repas de midi, madame Ho avait l'air très gaie jusqu'à l'arrivée de monsieur Houa, n'est-ce pas ?

— Oui, Noble Juge. Quand madame Ho m'a entendu annoncer l'arrivée de monsieur Houa au maître, elle a pâli et s'est aussitôt retirée dans le petit salon. J'ai vu qu'elle...

— C'est faux ! coupa avec colère la servante. Je l'ai accompagnée du petit salon au pavillon et n'ai nullement remarqué qu'elle ait eu l'air bouleversée.

L'intendant s'apprêtait à répliquer énergiquement mais le juge leva la main et dit d'un ton sec :

— Allez à la loge demander au portier qui il a introduit dans la maison après le départ de votre maître et de monsieur Houa – le motif de la visite et sa durée. Dépêchez-vous !

Quand l'intendant eut disparu, le juge Ti s'assit à la table. Lissant lentement ses favoris, il contempla en silence la femme qui se tenait debout face à lui, les yeux baissés.

— Votre maîtresse est morte, déclara-t-il enfin. Il est de votre devoir de nous dire tout ce qui pourrait aider à découvrir la personne qui est directement ou indirectement responsable de sa mort. Pourquoi l'arrivée de monsieur Houa lui a-t-elle été pénible ? Parlez !

La servante jeta un regard affolé au magistrat.

— Je l'ignore totalement, Noble Juge, répliqua-t-elle avec méfiance. Je sais seulement que ces deux dernières semaines elle s'est rendue par deux fois chez monsieur Houa, à l'insu de monsieur Ho. Je voulais l'y accompagner, mais monsieur Fung a dit...

La femme se tut brusquement et se mordit la lèvre en rougissant.

— Qui est monsieur Fung ? demanda vivement le juge Ti.

La servante réfléchit un instant en fronçant les sourcils.

— Bon, ça devait bien finir par se savoir, se décida-t-elle à répondre en haussant les épaules, et de toute façon, ils n'ont rien fait de mal ! Monsieur Fung est un jeune peintre, pauvre et malade. Il habite dans une petite mansarde, non loin de la maison. Il y a six ans, le père de ma maîtresse, préfet à la retraite, engagea monsieur Fung pour apprendre à sa fille la peinture florale. Elle n'avait alors que vingt-deux ans, et c'était un si beau jeune homme... Rien d'étonnant à ce qu'ils soient tombés amoureux. Monsieur Fung est tout à fait charmant, Noble Juge, et son père était un célèbre lettré. Il se ruina et...

— Peu importe ! Étaient-ils amants ?

La servante secoua la tête avec énergie et s'empressa de répondre :

— Absolument pas, Votre Excellence ! Monsieur Fung avait envisagé de recourir aux services d'une entremetteuse pour aborder la question du mariage avec le vieux préfet. Il est vrai qu'il était très pauvre, mais étant donné ses illustres antécédents familiaux, il y avait des chances que le préfet donnât son consentement. Or, à la même époque, la toux de monsieur Fung s'aggrava considérablement. Il consulta un médecin qui lui apprit qu'il souffrait d'une maladie pulmonaire incurable et qu'il mourrait jeune... Monsieur Fung prévint donc ma maîtresse qu'ils ne pourraient jamais se marier ; leur amour n'avait été qu'un fugace rêve de printemps. Il voulut partir au loin, mais elle lui demanda de rester : il n'y avait pas de raison qu'ils cessent d'être amis et elle désirait demeurer auprès de lui au cas où son état viendrait à empirer...

— Ont-ils continué à se voir après que monsieur Ho eut épousé votre maîtresse ?



— Oui, Noble Juge. Ici, dans ce pavillon. Mais de jour uniquement et chaque fois en ma présence. Je jure qu'il ne lui a jamais touché ne serait-ce que la main, Noble Juge !

— Monsieur Ho était-il au courant de ces rendez-vous ?

— Bien sûr que non ! Nous attendions que le maître parte pour la journée, puis j'apportais à monsieur Fung un mot de ma maîtresse ; il se glissait par le portail du jardin et venait prendre le thé dans le pavillon. Je sais que ces rares visites étaient la seule chose qui maintenait monsieur Fung en vie ces dernières années, après le mariage de ma maîtresse. Elle prenait tant de plaisir à leurs entretiens ! Et j'étais là tout le temps...

— Vous êtes complice de rendez-vous clandestins, déclara durement le juge Ti. Et peut-être même d'un meurtre. Car votre maîtresse ne s'est pas suicidée, elle a été assassinée. À quatre heures et demie, pour être précis.

— Mais quel rapport monsieur Fung peut-il avoir avec cela, Noble Juge ? gémit la servante.

— C'est ce que je vais essayer d'élucider, répondit le juge d'un air menaçant. Allons à la loge, ajouta-t-il en se tournant vers le contrôleur des décès.

Le chef des sbires et ses deux séides étaient assis sur un banc de pierre dans l'avant-cour.

— Dois-je ordonner à mes hommes d'aller chercher un cercueil, Votre Excellence ? demanda le chef des sbires en se mettant au garde-à-vous devant le juge.

— Non, pas pour l'instant, répondit le magistrat d'un ton bourru avant de poursuivre son chemin.

Dans la loge du gardien, l'intendant tançait un vieillard chenu, vêtu d'une longue robe bleue. Deux porteurs de palanquin hilares regardaient la scène par la fenêtre et prêtaient l'oreille aux invectives d'un air ravi.

— Cet homme affirme que personne ne s'est présenté à la porte, Noble Juge, déclara l'intendant avec colère. Mais le bougre reconnaît avoir fait un petit somme entre trois et quatre heures. Quelle honte !

Ignorant cette dernière remarque, le juge demanda à brûle-pourpoint :

— Connaissez-vous un peintre du nom de Fung ?

L'intendant secoua la tête d'un air éberlué, mais le plus âgé des coolies intervint :

— Je connais monsieur Fung, Noble Juge ! Il vient très souvent acheter un bol de nouilles à l'éventaire de mon père, au coin de la rue. Il loue une mansarde au-dessus de l'épicerie, derrière cette maison. Je l'ai aperçu près du portail du jardin il y a une heure ou deux.

Le juge Ti se tourna vers le contrôleur des décès.

— Allez chercher monsieur Fung avec ce coolie, dit-il, et ramenez-le-moi. Ne soufflez mot de la mort de madame Ho sous aucun prétexte !

Et, à l'adresse de l'intendant :

— Conduisez-moi dans la salle de réception, j'y recevrai monsieur Fung.

La salle de réception était une petite pièce aux meubles sobres mais de belle facture. L'intendant offrit au juge un fauteuil confortable, au milieu de la table, et lui servit une tasse de thé, avant de s'éclipser discrètement.

Tout en buvant son thé à petites gorgées, le juge savoura l'idée d'être sur le point de découvrir le meurtrier. Il espérait que le peintre était chez lui et qu'il pourrait l'interroger sans plus attendre.

Le contrôleur des décès revint plus tôt que prévu, suivi d'un homme grand et mince, vêtu d'une robe bleue élimée mais propre, retenue par une ceinture de coton noir. Son visage, orné d'une courte moustache noire, exprimait une certaine distinction. Quelques mèches de cheveux s'échappaient de sous son bonnet noir délavé. Le juge remarqua l'éclat trop brillant de ses grands yeux, et la rougeur de ses joues creuses. Il lui fit signe de s'asseoir à la table, en face de lui. Le contrôleur des décès lui servit une tasse de thé et se plaça debout derrière sa chaise.

— J'ai entendu parler de vos travaux, monsieur Fung, commença le juge d'un ton affable, et j'ai eu envie de faire votre connaissance.

D'une main longue et agile, le peintre arrangea les plis de sa robe puis répondit avec un accent qui dénotait une bonne éducation :

— Je suis infiniment flatté de l'intérêt que me porte Votre Excellence. Toutefois, il m'est difficile de croire, Noble Juge, que vous m'ayez fait venir chez monsieur Ho à seule fin de parler peinture ou autre sujet artistique.

— C'est exact, il ne s'agit pas que de cela. Il est arrivé un accident, ici, dans le jardin, monsieur Fung, et je suis à la recherche de témoins.

Fung se redressa sur son siège puis demanda avec inquiétude :

— Un accident ? Qui n'a rien à voir avec madame Ho, n'est-ce pas ?

— Si, justement, monsieur Fung. Cela s'est produit entre quatre et cinq heures dans le pavillon. Heure à laquelle vous êtes venu la voir.

— Que lui est-il arrivé ? s'écria le peintre.

— Vous devriez être capable de répondre tout seul à cette question, répondit froidement le juge. Puisque c'est vous qui l'avez assassinée !

— Elle est morte ! s'exclama Fung.

Le jeune homme s'enfouit le visage dans les mains. Ses maigres épaules étaient secouées de sanglots. Lorsque au bout d'un long moment il releva la tête, il avait recouvré son calme.

— Voudriez-vous avoir l'obligeance Votre Excellence, de m'expliquer pourquoi j'aurais tué la femme qui m'était plus chère que tout au monde ? demanda-t-il en pesant ses mots.

— Parce que vous aviez peur d'être découvert. Après son mariage, vous avez continué à la poursuivre de vos assiduités. Elle en a eu assez et vous a dit que si vous persistiez à la voir, elle préviendrait son mari. Aujourd'hui, vous vous êtes violemment disputés, et vous l'avez tuée.

Le peintre hocha lentement la tête.

— Oui, reconnut-il avec résignation, ce pourrait être une explication plausible, j'imagine. Et je me trouvais effectivement au portail du jardin à l'heure que vous avez dite.

— Savait-elle que vous alliez venir ?

— Oui. Ce matin, un gamin m'a apporté un mot de sa part, disant qu'elle devait me voir absolument, que c'était important. Je n'avais qu'à me présenter au portail du jardin vers quatre

heures et demie et frapper quatre coups ; la servante m'ouvrirait.

— Que s'est-il passé après que vous êtes entré ?

— Je ne suis pas entré. J'ai frappé plusieurs fois, mais personne ne m'a ouvert. J'ai fait les cent pas un moment, et après une dernière tentative, je suis rentré chez moi.

— Montrez-moi son mot !

— C'est impossible, je l'ai détruit, ainsi qu'elle me le demandait.

— Vous niez donc l'avoir tuée ?

Fung haussa les épaules.

— Si vous croyez vraiment être incapable de découvrir le véritable meurtrier, Votre Excellence, je suis tout disposé à dire que je l'ai tuée pour que vous puissiez clore le dossier. Je ne vais pas tarder à mourir, de toute façon, peu m'importe de mourir dans mon lit ou sur l'échafaud. Sa mort m'a ôté la seule raison qui me restait de prolonger ma misérable existence. Car mon autre passion, celle que j'éprouvais pour mon art, m'a quant à elle quitté depuis longtemps déjà – cette maladie interminable a apparemment annihilé en moi tout élan créateur. Si, en revanche, vous envisagez que vous pourrez retrouver la créature diabolique qui a assassiné cette innocente, alors je ne vois vraiment pas pourquoi j'entraverai le dénouement de cette affaire en avouant un crime que je n'ai pas commis.

Le juge Ti le regarda longuement d'un air songeur en se tiraillant la moustache.

— Madame Ho vous faisait-elle habituellement porter ses messages par un gamin ?

— Non, Votre Excellence. C'est sa servante qui s'en chargeait. Par ailleurs, c'est la première fois qu'elle me demandait de le brûler. Mais cependant, il venait bien d'elle, je connais parfaitement son style et son écriture.

Une violente quinte de toux l'interrompit. Il s'essuya la bouche avec un mouchoir en papier, jeta un regard indifférent aux taches de sang qui le maculaient, et poursuivit :

— Je ne vois pas du tout quelle pouvait être cette chose importante dont elle voulait me parler. Et qui donc pouvait

désirer sa mort ? Cela fait plus de dix ans que je la connais ainsi que sa famille, et je ne leur savais pas le moindre ennemi !

Se lissant la moustache avec ses doigts, il ajouta :

— Elle n'a pas fait un mauvais mariage. Ho est un peu ennuyeux, mais il l'aime vraiment ; toujours gentil et attentionné. Il n'a jamais envisagé de prendre une concubine, bien qu'elle ne lui ait pas donné de descendance. Quant à elle, elle l'aimait et le respectait.

— Ce qui ne l'a pas empêchée de continuer à vous voir en cachette de son époux ! remarqua sèchement le juge. Conduite des plus indignes de la part d'une femme mariée, sans parler de la vôtre !

Le peintre lui jeta un regard hautain.

— Vous ne pouvez pas comprendre, répondit-il froidement. Vous êtes prisonnier d'un système de règles creuses et de conventions dénuées de sens. Il n'y avait rien de condamnable dans notre amitié, croyez-moi. L'unique raison pour laquelle nous tenions nos rencontres secrètes était que Ho est quelqu'un de vieux jeu qui aurait aussi mal compris que vous-même la nature de nos relations. Nous ne voulions pas le blesser.

— Voilà ce qui s'appelle faire preuve d'une grande délicatesse ! Puisque vous avez si bien connu madame Ho, vous pouvez certainement m'apprendre pourquoi elle se sentait si souvent abattue ces derniers temps.

— Oh oui ! Il se trouve que son père, le vieux préfet, n'a pas très bien géré sa fortune et a contracté de lourdes dettes envers le riche armateur Houa Min. Il y a environ un mois, cet impitoyable usurier a pressé le vieillard de lui remettre une terre en paiement, ce que le préfet refusa. Cette terre appartient à la famille depuis des générations, et le vieil homme se sent responsable vis-à-vis de ses fermiers. Houa aurait pressuré ces pauvres bougres jusqu'à leur dernière sapèque ! Le vieux préfet a donc demandé à Houa de patienter jusqu'à la prochaine récolte, afin qu'il puisse tout du moins lui payer les intérêts de sa dette. Mais Houa n'a rien voulu entendre, son but étant de faire main basse sur cette terre. Madame Ho était très préoccupée par cette affaire, aussi m'a-t-elle demandé par deux fois de l'accompagner chez Houa. Elle a tout fait pour le

convaincre de retirer sa sommation de remboursement immédiat, mais le sale rat lui a répondu qu'il considérerait la question si elle acceptait de coucher avec lui !

— Monsieur Ho était-il au courant de ces visites ?

— Non, nous savions à quel point il aurait été bouleversé de savoir que son beau-père avait de gros ennuis financiers sans qu'il pût l'aider de quelque manière. Monsieur Ho n'a aucune fortune personnelle ; il ne vit que de sa modeste pension.

— Vous vous êtes tous deux montrés pleins d'égards pour monsieur Ho !

— Il le méritait, c'est quelqu'un de bien. La seule chose qu'il ne pouvait fournir à son épouse, c'était un commerce intellectuel ; et c'est ce qu'elle trouvait avec moi.

— Je n'ai jamais vu une aussi parfaite absence de morale ! s'exclama le juge avec dégoût.

Il se leva et dit au contrôleur des décès :

— Amenez cet individu au chef des sbires afin qu'il le mette en prison comme suspect. Ensuite, vous ferez emporter au tribunal le corps de madame Ho et procéderez à l'autopsie. Venez me faire votre rapport dès que vous aurez terminé. Je serai dans mon cabinet particulier.

Le juge sortit de la pièce en agitant furieusement ses longues manches.

Monsieur Ho et les deux armateurs attendaient dans le cabinet particulier du juge Ti, servis par un commis du tribunal. Alors qu'ils s'apprêtaient à se lever à l'entrée du magistrat, ce dernier leur signifia de n'en rien faire. Il prit place dans le fauteuil derrière son bureau et pria l'employé de leur resservir à tous une tasse de thé.

— Tout est-il désormais réglé, Votre Excellence ? s'enquit monsieur Ho d'un ton morne.

Le juge Ti vida sa tasse puis posa les avant-bras sur son bureau avant de répondre avec lenteur :

— Pas tout à fait, monsieur Ho. Je vous apporte encore de mauvaises nouvelles ; j'ai découvert que votre épouse ne s'était pas suicidée : elle a été assassinée.

Monsieur Ho étouffa un cri. Messieurs Houa et Yi échangèrent un regard stupéfait.



— Assassinée ! s'exclama enfin monsieur Ho. Qui a fait cela ? Et pourquoi, au nom du Ciel ?

— Tout semble accuser un peintre, un certain Fung.

— Fung ? Un peintre ? Jamais entendu parler de lui !

— Je vous avais prévenu que les nouvelles étaient mauvaises, monsieur Ho. Très mauvaises. Avant votre mariage, votre épouse entretenait des relations amicales avec ce peintre. Par la suite, ils ont continué de se voir en secret, dans le pavillon du jardin. Il est possible qu'elle se soit lassée de lui et qu'elle ait désiré mettre un terme à leur liaison. Sachant que vous seriez au tribunal cet après-midi, elle a probablement envoyé un mot à Fung lui demandant de venir la voir. Et si elle lui a fait part alors de leur rupture, il a fort bien pu la tuer.

Ho resta immobile, les yeux fixés droit devant lui, les lèvres serrées. Yi et Houa avaient l'air gênés ; ils firent mine de se lever pour laisser le juge et Ho en tête à tête. Mais le magistrat leur intima d'un geste l'ordre de rester assis. Monsieur Ho finit par lever la tête et demanda :

— Comment le scélérat l'a-t-il tuée ?

— Elle a été assommée d'un coup sur la tempe puis pendue à une poutre. Le meurtrier a renversé la théière, dont le thé a éteint l'horloge à encens ; elle indique que le crime a été commis aux environs de quatre heures et demie. Je peux ajouter qu'un témoin a aperçu le peintre Fung en train de rôder à peu près à la même heure vers le portail de votre jardin.

On frappa à la porte. Le contrôleur des décès entra et tendit un papier au juge Ti. Parcourant rapidement le rapport d'autopsie, il lut que la mort était de fait due à une strangulation. Hormis le bleu à la tempe, le corps ne portait aucune trace de violence. La défunte était enceinte de trois mois.

Le juge Ti plia posément le document et le glissa dans sa manche.

— Dites au chef des sbires de remettre en liberté l'homme qu'il vient de jeter en prison. Qu'il attende un moment au corps de garde, il se pourrait que j'aie quelques questions à lui poser.

Monsieur Ho se leva dès le départ du contrôleur des décès.

— Si Votre Excellence m'y autorise, je vais prendre congé à présent, car il faut que... dit-il d'une voix rauque.

— Pas tout de suite, monsieur Ho, coupa le juge. Je désire tout d'abord vous poser une question, ici même, en présence de messieurs Houa et Yi.

Ho se rassit, l'air perplexe.

— Vous avez laissé votre épouse dans le pavillon aux alentours de deux heures, monsieur Ho, reprit le juge. Puis vous êtes resté dans ce bureau jusqu'à cinq heures, heure à laquelle votre intendant est venu annoncer le décès de votre épouse. D'après ce que nous savions, elle aurait pu mourir à tout moment entre deux et cinq heures. Or lorsque je vous ai appris son suicide, vous avez dit : « Quelques heures à peine après que je l'ai quittée... », comme pourront en témoigner messieurs Houa et Yi. Comment saviez-vous qu'elle était morte vers quatre heures et demie ?

Ho ne répondit pas. Il fixait sur le juge de grands yeux incrédules. Le magistrat poursuivit d'un ton brusquement cinglant :

— Eh bien, je vais vous le dire ! C'est parce que vous avez renversé délibérément le thé sur l'horloge à encens après avoir tué votre épouse à deux heures, dès que la servante eut quitté le pavillon. Apparemment, vous ne mettez pas en doute mes talents d'enquêteur, et je vous en remercie. Vous saviez qu'en me rendant sur les lieux je découvrirais que votre femme avait été assassinée et déduirais d'après l'encens consumé que le forfait avait été commis vers quatre heures et demie. Vous avez également supposé que je viendrais tôt ou tard à apprendre la présence de Fung au portail du jardin, vers cette même heure, attiré en ce lieu par le faux message que vous lui aviez fait porter. C'était une machination astucieuse, Ho, digne d'un expert en affaires criminelles. Mais la fausse indication sur l'heure du crime vous a été fatale. Vous étiez persuadé de ne pouvoir être soupçonné, puisque l'heure du crime – quatre heures et demie – ne faisait aucun doute. Et c'est pourquoi vous avez lâché par inadvertance : « Quelques heures à peine après que je l'ai quittée... » Sur le moment, cette remarque ne me parut pas étrange. Mais dès que je compris que si Fung n'était

pas le meurtrier ce ne pouvait être que vous, ces mots me revinrent en mémoire et me fournirent la preuve décisive de votre culpabilité. Les Cinq Nuages de Félicité n'ont pas été de très bon augure pour vous, monsieur Ho !

Ho se redressa, puis demanda avec détachement :

— Pourquoi aurais-je voulu assassiner mon épouse ?

— Je vais vous le dire. Vous avez eu vent de ses rendez-vous clandestins avec Fung, et lorsqu'elle vous a dit qu'elle était enceinte, vous avez décidé de vous débarrasser d'eux, d'un seul et même coup. Vous avez pensé que Fung était le père de l'enfant à naître et...

— Ce n'était pas lui ! s'écria brusquement Ho. Comment cette misérable créature aurait-elle pu... non, c'était bien mon enfant, vous entendez ? Tout ce dont ces deux-là étaient capables, c'était de ressasser leur écœurant radotage sentimental ! Il fallait entendre ce qu'ils disaient de moi... le mari bien gentil mais plutôt ennuyeux, qui avait droit à son corps à elle, figurez-vous, mais ne pourrait bien sûr jamais comprendre son âme sublime. Je pouvais, j'aurais pu...

En proie à une rage impuissante, Ho se mit à bégayer. Puis il se ressaisit et reprit plus calmement :

— Je ne voulais pas de l'enfant d'une femme dont le caractère était celui d'une prostituée, une femme qui...

— Il suffit ! intervint sèchement le juge Ti.

Puis il frappa dans ses mains et dit au chef des sbires qui entraît :

— Enchaîne ce meurtrier et enferme-le. J'entendrai ses aveux complets à l'audience de demain.

Quand le chef des sbires eut emmené Ho, le juge s'adressa à Yi Pen :

— Le commis va vous raccompagner, monsieur Yi.

Et, se tournant vers l'autre armateur, il ajouta :

— Quant à vous, monsieur Houa, vous allez rester avec moi encore un peu ; j'ai quelques mots à vous dire en particulier.

Une fois qu'ils furent seuls dans le cabinet, Houa remarqua avec onction :

— Votre Excellence a élucidé ce crime avec une étonnante rapidité ! Quand je pense que Ho...

Et il secoua tristement la tête.

Le juge Ti lui jeta un regard amer.

— Fung ne me satisfaisait pas précisément comme suspect, observa-t-il d'un ton sec. Les preuves contre lui s'ajustaient un peu trop parfaitement alors que le style de ce meurtre ne correspondait en rien à sa personnalité. En revenant ici en palanquin, j'ai demandé à mes porteurs de faire un petit détour pour me laisser le temps de réfléchir. Et j'ai conçu le raisonnement suivant : puisque l'indice de l'horloge n'avait pu être forgé que par un familier, ce devait être Ho le coupable – éternel mobile du mari trompé qui désire se venger de son épouse, et du même coup de son amant. Mais pourquoi Ho avait-il attendu si longtemps ? Il était parfaitement au courant des messages que madame Ho faisait parvenir à Fung et avait sans nul doute découvert depuis longtemps leurs rendez-vous clandestins. Lorsque j'ai appris par le rapport d'autopsie que madame Ho attendait un enfant, j'ai présumé que c'était cette nouvelle qui avait décidé son époux à agir. Et j'avais raison, bien que nous sachions à présent que sa réaction a été provoquée par une cause différente de celle que j'avais envisagée.

Fixant sombrement l'armateur, le juge poursuivit :

— Le faux indice ne pouvait avoir été fabriqué que par un familier, un proche qui connaissait bien le fonctionnement de l'horloge à encens et l'écriture de madame Ho. C'est ce qui vous a évité d'être accusé de meurtre, monsieur Houa !

— Moi, Votre Excellence ? s'exclama Houa éberlué.

— Mais oui, vous, Houa ! J'étais au courant des visites que vous avait faites madame Ho et de votre infâme proposition. Son époux ignorait tout cela, mais pas Fung. Vous aviez ainsi une excellente raison de vouloir vous débarrasser d'elle et du peintre. Et vous en avez également eu la possibilité, puisque vous vous trouviez dans le jardin vers deux heures, alors que madame Ho était seule dans le pavillon. Vous êtes innocent du meurtre, monsieur Houa, mais coupable de tentative de séduction sur une femme mariée, ainsi que pourra en témoigner monsieur Fung, et de corruption, ainsi que pourra en témoigner l'intendant de Ho, qui a surpris votre conversation avec son maître. Demain, je porterai contre vous ces deux accusations

devant le tribunal et vous condamnerai à la prison. Ce sera la fin de votre carrière à Peng-lai, monsieur Houa.

Houa bondit sur ses pieds. Il s'apprêtait à se jeter à genoux pour implorer la clémence du magistrat quand ce dernier reprit en hâte :

— Je lèverai ces deux accusations, à condition que vous payiez deux amendes. Premièrement, vous allez écrire ce soir même une lettre en bonne et due forme au père de madame Ho, signée et scellée, l'informant qu'il peut vous rembourser l'argent que vous lui avez prêté quand bon lui semblera, et que vous renoncez aux intérêts de ce prêt. Deuxièmement, vous allez commander à monsieur Fung des tableaux représentant tous vos bateaux sans exception, que vous lui paierez une pièce d'argent chaque.

— Ces amendes ne représentent qu'un sursis, bien entendu. Si j'apprends que vous recommencez à importuner les dames, vous aurez à répondre des accusations que je viens d'évoquer. Rendez-vous maintenant au corps de garde. Vous y trouverez monsieur Fung, auquel vous allez passer votre commande. Remettez-lui tout de suite cinq pièces d'argent comme avance. Au revoir !

Le juge coupa court aux manifestations de gratitude de Houa en levant la main.

Quand l'armateur affolé eut précipitamment pris congé, le juge se leva et se dirigea vers la fenêtre ouverte. Après avoir joui un moment de la subtile fragrance des fleurs du magnolia, il murmura :

— Ce n'est pas parce que l'on désapprouve les critères moraux d'un individu que l'on doit pour autant le laisser mourir dans la misère !

Puis il se détourna promptement et se rendit au greffe.

# **Une affaire de ruban rouge**

Nouvelle

*Traduit de l'anglais par Anne Krief*



## Les personnages

Ti Jen-tsie, *magistrat nouvellement nommé à Peng-lai*

MA Jong et TSIAO Taï, *premier et second lieutenants du juge*

Ti FANG, *commandant du fort*

MAO, *colonel, chef de la police militaire, qui est chargé de l'enquête*

MENG Kouo-taï, Sou et CHI Lang, *colonels*

LE DISTRICT côtier de Peng-lai, où le juge Ti commença sa carrière de magistrat, était conjointement administré par le juge, en sa qualité de haut fonctionnaire civil, et par le commandant de l'unité de l'Armée impériale en garnison dans cette ville. Les limites de leurs juridictions respectives étaient clairement établies ; les affaires civiles et militaires se chevauchaient rarement. Alors que le juge Ti n'était en poste à Peng-lai que depuis un mois, il se trouva cependant mêlé à une affaire purement militaire. J'ai fait mention dans *Trafic d'or sous les T'ang* du grand fort, situé à trois milles en aval de Peng-lai, construit à l'embouchure du fleuve afin d'empêcher le mouillage de vaisseaux coréens. C'est à l'intérieur de cette extraordinaire place forte que fut commis le crime dont il est question ici : une affaire impliquant exclusivement des hommes, sans la moindre présence féminine, malgré des mètres de ruban rouge !

LE JUGE TI leva les yeux du dossier qu'il était en train de feuilleter et s'adressa d'un ton agacé aux deux hommes assis en face de lui :

— Vous ne pouvez pas rester tranquilles, non ? Cessez donc de vous agiter comme cela, voulez-vous !

Tandis que le juge se replongeait dans sa lecture, ses deux corpulents lieutenants, Ma Jong et Tsiao Taï, firent un effort colossal pour ne plus gigoter sur leurs tabourets. Ma Jong toutefois ne tarda pas à faire à la dérobée un signe de tête encourageant à son compagnon. Celui-ci posa ses larges mains sur ses genoux et ouvrit la bouche pour intervenir. Mais au même instant le juge repoussa le dossier devant lui et s'exclama d'un air mécontent :

— Voilà qui est très ennuyeux : le document P-404 manque bel et bien ! J'ai cru un moment que le sergent Hong l'avait dans sa précipitation glissé dans la mauvaise chemise, hier avant de partir pour la préfecture. Mais le P-404 manque purement et simplement !

— Ne pourrait-il se trouver dans le second dossier, Votre Excellence ? demanda Ma Jong. Il porte également la lettre P.

— C'est idiot ! répliqua le juge. Ne t'ai-je pas expliqué qu'aux archives du fort ils ont deux dossiers marqués P : l'un pour Personnel, l'autre pour Projets d'achats ? Dans le second dossier, le document P-405, concernant l'achat de ceinturons de cuir, comporte une note claire et nette : « Voir P-404. » Ce qui prouve indubitablement que P-404 vient du dossier Projets d'achats et non Personnel.

— Toute cette paperasserie enrubannée me dépasse un peu, Votre Excellence ! Par ailleurs, ces deux dossiers P ne contiennent que des copies que nous a envoyées le fort. Et en ce qui concerne le fort, Votre Excellence, nous...

— Il ne s'agit pas que de simples formalités, interrompit aigrement le juge. Il s'agit de l'observation scrupuleuse de règlements éprouvés, sans laquelle tout le fonctionnement administratif de notre empire se verrait compromis.

Remarquant l'air penaud qui se peignait sur le visage hâlé de ses lieutenants, le juge sourit malgré lui et reprit d'un ton amical :

— Au cours des quatre semaines pendant lesquelles vous avez travaillé pour moi, ici, à Peng-lai, vous avez fait amplement vos preuves en ce qui concerne les tâches les plus rudes. Mais celles d'un officier du tribunal ne se bornent pas à l'arrestation de dangereux criminels. Il doit connaître toutes les pièces de ses dossiers, ne pas négliger les points de détail et comprendre l'importance qu'il y a à respecter scrupuleusement les formalités que les ignorants appellent parfois, de l'extérieur, paperasserie. Il se peut que ce document manquant P-404 n'ait aucune importance en lui-même. Mais le fait qu'il manque le rend justement très important à mes yeux.

Croisant les bras dans ses larges manches, il continua :

— Ma Jong a finement remarqué que ces deux dossiers portant la lettre P ne contiennent que des copies de la correspondance entre le fort et le ministère des Armées à la capitale. Ces documents portent sur des problèmes purement militaires et ne nous concernent guère en tant que tels. En revanche, ce qui nous importe, c'est que tout dossier conservé dans ce tribunal, quelle que soit son importance, soit bien tenu et surtout complet !

Tendant son index avec emphase, le juge poursuivit :

— À présent, rappelez-vous cela une bonne fois pour toutes : vous devez pouvoir vous fier entièrement à vos dossiers, et pour ce faire vous devez être absolument sûrs qu'ils sont complets. Un dossier incomplet n'a rien à faire dans un bureau convenablement tenu. Un dossier incomplet ne sert à rien !

— Alors jetons ce dossier P par la fenêtre ! s'exclama Ma Jong avant d'ajouter vivement : Pardonnez-moi, Votre Excellence, mais je dois dire que frère Tsiao et moi-même sommes plutôt bouleversés. Nous avons appris ce matin que notre meilleur ami à Peng-lai, le colonel Meng Kouo-taï, a été déclaré coupable du meurtre du colonel Sou, le commandant en second du fort.

Le juge Ti se redressa sur son siège.

— Alors comme ça vous connaissez Meng, hein ? J'ai entendu parler de ce meurtre avant-hier. Comme j'étais très occupé par la rédaction du rapport que Hong a emporté à la capitale, je n'ai pas fait de recherches particulières. De toute façon, cette affaire est du ressort exclusif du commandant du fort. Comment avez-vous fait la connaissance du colonel Meng ?

— Eh bien, répondit Ma Jong, nous sommes tombés sur lui en ville, il y a une quinzaine de jours, dans une maison de vins où il passait la soirée. Le gaillard est un bel athlète, excellent boxeur et le champion des archers du fort. Nous sommes devenus rapidement amis, et il a pris l'habitude de passer ses soirées libres en notre compagnie. Et voilà qu'il aurait tué le commandant en second ! Si j'ai jamais entendu quelque chose d'idiot...

— Ne t'inquiète pas, le réconforta Tsiao Taï. Notre magistrat va arranger tout cela !

— Voilà ce qui s'est passé, Votre Excellence, commença Ma Jong avec empressement. Avant-hier, le commandant en second...

Le juge l'interrompit d'un geste.

— Premièrement, dit-il sans aménité, je ne peux intervenir dans les affaires du fort. Deuxièmement, quand bien même le pourrais-je, les rumeurs sur un meurtre ne m'intéressent guère. Cependant, puisque vous connaissez l'accusé, vous pouvez peut-être m'en apprendre davantage sur lui pour que je m'y retrouve.

— Le colonel Meng est un type droit et franc ! s'exclama Ma Jong. Nous nous sommes battus ensemble, nous nous sommes saoulés ensemble, nous avons couru les filles ensemble. Croyez-moi, Votre Excellence, c'est le meilleur moyen de savoir ce qu'un type a dans le ventre ! Quant au commandant en second, c'était un pète-sec et une brute, et Meng en a eu plus que sa part de son sale caractère. Je peux fort bien imaginer qu'un beau jour Meng ait pu se mettre en colère et assommer Sou. Mais Meng aurait aussitôt avoué sa faute et en aurait subi bravement les conséquences. Quant à tuer un homme pendant son sommeil et nier ensuite son crime... Non, Votre Excellence, Meng en aurait été incapable, absolument incapable !

— Avez-vous su par hasard ce qu'en pensait le commandant Fang ? demanda le juge. Il présidait la cour martiale, je suppose.

— Oui, répliqua Tsiao Taï. Et il a confirmé le verdict de meurtre avec préméditation. Fang est quelqu'un de distant et de taciturne.

Mais le bruit court que le verdict ne lui a pas particulièrement plu, bien que tout accuse Meng. Cela montre à quel point il est populaire, même aux yeux de son supérieur !

— Quand avez-vous vu Meng pour la dernière fois ? demanda le juge Ti.

— La veille même du meurtre de Sou, répondit Ma Jong. Nous sommes allés dîner au restaurant de crabes, sur le quai. Deux marchands coréens se sont joints à nous un peu plus tard dans la soirée et nous avons bien arrosé ça tous les cinq. Minuit était passé depuis longtemps quand frère Tsiao a laissé Meng à la jonque militaire qui devait le ramener au fort.

Le juge Ti se renversa dans son fauteuil et tirailla lentement ses longs favoris. Ma Jong se leva vivement et lui servit une tasse de thé. Le juge en but quelques gorgées, puis reposa sa tasse et déclara brusquement :

— Je n'ai pas encore rendu au commandant Fang sa visite de courtoisie. Il n'est pas très tard ; en partant tout de suite, nous arriverons au fort bien avant le riz de midi. Demandez au chef des sbires de faire préparer mon palanquin officiel dans la cour pour nous conduire au quai. Pendant ce temps, je vais aller mettre ma robe de cérémonie.

Le magistrat se leva. Devant les mines réjouies de ses deux lieutenants, il ajouta :

— Je dois vous avertir que je ne peux contraindre le commandant à accepter mon aide. S'il ne me demande pas conseil, il n'y aura plus rien à faire. En tout cas, je vais en profiter pour me faire remettre une autre copie de ce document manquant.

Les vigoureux rameurs entraînèrent la lourde jonque militaire vers le nord en moins d'une heure. Sur la rive gauche se dressaient les murailles rébarbatives de la forteresse ; à leur pied s'étendait l'estuaire boueux, qui s'élargissait en une vaste étendue de mer dorée de soleil.

Ma Jong et Tsiao Taï sautèrent sur le quai, devant les portes imposantes. Quand le capitaine de la garde eut pris connaissance de l'identité du juge Ti, il le conduisit au bâtiment principal, au-delà de la grande cour pavée. Ma Jong et Tsiao Taï attendirent leur maître au poste de garde, car le juge les avait chargés de recueillir tous les bruits qui couraient sur ce meurtre spectaculaire.

Avant d'entrer, le juge ne put s'empêcher de jeter un regard administratif sur les murs épais et massifs. Le fort avait été bâti quelques années plus tôt, lorsque la Corée s'était soulevée contre l'Empire T'ang et que sa flotte se préparait à aborder la côte nord-est de la Chine. La révolte avait été écrasée après deux éprouvantes campagnes menées par le corps expéditionnaire chinois, mais les Coréens ne s'étaient pas résignés à leur défaite et une attaque-surprise n'était pas à exclure. L'embouchure du fleuve et le fort qui la protégeait avaient été déclarés zone protégée, et bien qu'elle fût partie de Peng-lai, le juge Ti n'y exerçait aucune autorité.

Le commandant Fang se porta à sa rencontre au pied des escaliers et le conduisit dans son cabinet particulier, où il le fit asseoir à ses côtés, sur une large couche, contre le mur du fond.

Fang était aussi guindé et peu loquace que le jour où il était venu présenter ses respects au juge, au tribunal de Peng-lai. Il se tenait étonnamment droit et raide, dans son épaisse cote de mailles dont les plaquettes métalliques lui couvraient le torse et les épaules. Regardant d'un air morose le magistrat, de sous ses épais sourcils gris, il le remercia tant bien que mal de sa visite. Comme le juge s'enquérât poliment de la situation de son hôte, le commandant lui répondit d'un ton bourru qu'il persistait à trouver que ce poste ne convenait pas à un vieux soldat aguerri. Il ne pensait pas que les Coréens se montreraient de nouveau menaçants ; il leur faudrait des années avant de se relever de leurs pertes. Pendant ce temps, il était obligé de faire régner l'ordre et la discipline parmi plus d'un millier d'officiers et de soldats condamnés à l'oisiveté dans le fort.

Après lui avoir exprimé sa sympathie, le juge déclara :

— J'ai ouï dire qu'un meurtre s'était produit ici récemment. Le coupable a été découvert et inculpé, mais j'aimerais en savoir



davantage sur cette affaire. Comme vous le savez, Peng-lai est mon premier poste, et je voudrais profiter de cette occasion pour élargir le champ de mes expériences.

Le commandant lui jeta un regard pénétrant. Il se peigna la moustache un moment, les doigts écartés, puis se leva brusquement et dit d'un ton sec :

— Suivez-moi. Je vais vous montrer où et comment cela s'est passé.

En passant devant les deux ordonnances qui se tenaient au garde-à-vous à la porte, il vociféra :

— Envoyez-moi Mao et Chih Lang !

Le commandant traversa la cour intérieure, suivi du juge, jusqu'à un grand bâtiment à étage. Alors qu'il en gravissait le large escalier, il grommela :

— À vrai dire, cette affaire me préoccupe !

En haut des marches, quatre soldats étaient assis sur un banc. Ils se mirent aussitôt au garde-à-vous. Le commandant fit prendre au juge Ti un long couloir sur la gauche qui se terminait par une lourde porte. Sur la serrure était collée une bande de papier portant le sceau du commandant. Fang la déchira, ouvrit la porte et déclara :

— Voici la chambre du commandant en second. Il a été tué sur sa couche, là-bas.

Avant de franchir le seuil, le juge Ti embrassa du regard la vaste pièce nue. Sur la droite s'ouvrait une fenêtre voûtée de cinq pieds de haut et sept de large. Dans le renforcement au-dessous se trouvait un carquois de cuir laqué contenant une douzaine de flèches rouges à pointes de fer. Quatre autres avaient glissé du carquois. La pièce ne comportait aucune autre ouverture. Sur la gauche il y avait un simple bureau de bois blanc, sur lequel étaient posés un casque de fer et une autre flèche. Le mur du fond était occupé par une large couche de bambou. La natte qui la recouvrait était maculée d'inquiétantes taches brunâtres. Le sol était un vulgaire plancher grossièrement raboté ; il n'y avait ni tapis ni natte de sol.

Une fois dans la pièce, le commandant déclara :

— Sou montait dans sa chambre tous les après-midi, vers une heure, après l'exercice, pour faire un petit somme jusqu'à

deux heures, puis il descendait prendre son riz à la cantine des officiers. Avant-hier, le colonel Chih Lang, qui partage avec Sou les tâches administratives, est monté ici un peu avant deux heures. Il avait l'intention de redescendre au mess avec Sou et de lui toucher deux mots en particulier sur un problème de discipline concernant le lieutenant Kao. Chih Lang frappa à la porte. Comme personne ne répondait, il pensa que Sou était peut-être déjà en bas. Il entra néanmoins dans la chambre pour s'en assurer et découvrit Sou qui gisait sur sa couche, là-bas. Il était en cotte de mailles, mais une flèche était plantée dans la partie non protégée de son ventre, et son pantalon était couvert de sang. Ses mains étaient agrippées à la flèche – il avait dû essayer vainement de l'arracher, en dépit de sa pointe barbelée. Sou était tout ce qu'il y a de plus mort.

Le commandant se racla la gorge et reprit :

— Vous voyez comment cela s'est passé, n'est-ce pas ? Sou est entré dans la chambre, a jeté son carquois dans la niche sous la fenêtre, son casque sur le bureau, puis s'est allongé sur sa couche, sans prendre le temps de retirer sa cotte de mailles ni ses bottes. Une fois endormi...

Deux hommes entrèrent dans la chambre et saluèrent vivement leur supérieur. Le commandant fit signe d'approcher au plus grand, qui portait un uniforme de cuir brun.

— Voici le colonel Chih Lang ; c'est lui qui a découvert le corps.

Le soldat avait un visage épais et buriné, de larges épaules et de longs bras simiesques. Il portait une moustache courte et un collier de barbe. Il fixa le juge d'un regard éteint et morne.

Désignant l'homme trapu qui portait la cotte de mailles, le casque pointu et le pantalon large de la police militaire montée, le commandant ajouta :

— Et voici le colonel Mao, chargé de l'enquête. C'est lui qui commandait mon service de renseignement pendant la campagne de Corée. Il est très compétent.

Le juge fit un vague salut. Le visage fin et cynique de Mao lui donnait un certain air de renard.

— J'étais en train de relater les faits au magistrat, expliqua le commandant aux deux hommes. Autant connaître son avis, n'est-ce pas ?

Les deux nouveaux venus ne répondirent rien. Enfin, le colonel Chih Lang brisa ce silence gênant.

— J'espère que le magistrat trouvera une autre solution à ce meurtre, dit-il d'une voix rauque. À mon avis, Meng n'est pas un assassin. Et encore moins un homme capable de tuer lâchement quelqu'un dans son sommeil.

— Peu important les avis, remarqua avec rudesse le chef de la police militaire. Seuls les faits nous intéressent. Et sur cette base, nous avons abouti à l'unanimité au verdict de culpabilité.

Le commandant remonta le ceinturon de son sabre, puis conduisit le juge Ti vers la grande fenêtre voûtée et montra du doigt un bâtiment à deux étages, de l'autre côté de la cour.

— Le rez-de-chaussée et le premier étage n'ont pas de fenêtres – c'est là que se trouvent nos magasins. Mais vous voyez cette grande fenêtre, au deuxième ? C'est l'armurerie.

Le juge remarqua que cette fenêtre était identique à celle devant laquelle il se tenait. Le commandant se retourna et reprit :

— Bon, Sou était couché, les pieds dirigés vers cette fenêtre. Les expériences que nous avons faites ont démontré que la flèche fatale a été tirée de la fenêtre de l'armurerie. Or, à cette heure-là, il n'y avait que le colonel Meng en ce lieu.

— Distance considérable, remarqua le juge Ti. Quelque soixante pieds, à mon avis.

— Le colonel Meng est notre meilleur archer, souligna Mao.

— Un débutant ne serait arrivé à rien, reconnut le commandant Fang, mais c'est très faisable pour un expert.

Le juge acquiesça.

— La flèche n'aurait-elle pu être tirée de cette pièce même ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Impossible, répliqua sèchement Fang. Quatre soldats montent la garde jour et nuit en haut de cet escalier, à l'autre bout du couloir. Ils ont affirmé qu'entre l'arrivée de Sou et celle de Chih Lang personne n'était monté.

— Le meurtrier ne pouvait-il escalader le mur, passer par la fenêtre et poignarder Sou avec la flèche ? insista le juge. J’essaie simplement d’envisager toutes les possibilités, s’empressa-t-il d’ajouter en voyant l’air accablé des trois hommes.

— Le mur est parfaitement lisse, pas un être humain ne pourrait y grimper, répartit Fang. Pas même Chih Lang, ici présent, notre spécialiste en la matière. Par ailleurs, il y a toujours des soldats en bas, dans la cour ; il est donc impossible à quiconque de se livrer à ces singeries sans se faire remarquer.

— Je vois, fit le juge.

Le magistrat caressa sa longue barbe puis demanda :

— Pour quelle raison le colonel Meng aurait-il voulu tuer le commandant en second ?

— Sou était un bon officier, mais emporté et parfois grossier. Il y a quatre jours, il a insulté Meng devant tout le monde, parce que celui-ci avait pris la défense du lieutenant Kao.

— J’étais là, précisa Mao. Meng a réussi à se contrôler, mais il était blême. Il a ruminé cet affront et...

Le colonel laissa planer un silence lourd de sens.

— Meng s’était déjà fait engueuler par Sou, ajouta Chih Lang. Il en avait l’habitude et n’y accordait pas d’importance.

— Vous avez fait allusion à cette entorse à la discipline du lieutenant Kao. Qu’avait-il fait ?

— Sou a insulté Kao parce que son ceinturon de cuir était abîmé. Kao lui a répondu et Sou s’apprêtait à lui infliger une sévère punition. C’est alors que Meng a pris la défense de Kao et Sou s’en est pris à Meng.

— J’avais moi-même l’intention de plaider en faveur de Kao, dit Chih Lang. C’est pourquoi je suis monté ici, juste après l’exercice du matin. Je croyais qu’en parlant à Sou en privé je pourrais lui faire lever la punition. Quand je pense que le sort a voulu que Kao se trouve être le principal témoin contre le colonel Meng, son défenseur !

— Comment ça ? demanda le juge.

Le commandant Fang poussa un soupir.

— Tout le monde savait que Sou venait chaque jour faire la sieste dans sa chambre après l’exercice du matin. Et le colonel Meng avait l’habitude de monter à l’armurerie pour s’entraîner

à la lance avant de descendre à la cantine. Il est fort comme un bœuf et ne connaît pas le mot fatigue. Or, avant-hier, Meng a dit à ses compagnons qu'il avait la gueule de bois et ne se rendrait pas à l'armurerie. Et pourtant, il y est allé ! Regardez, vous voyez cette petite fenêtre là-haut, à vingt pieds environ de celle de l'armurerie ? Eh bien, elle donne dans la sellerie. Seul le quartier-maître s'y rend, une fois tous les quinze jours à peu près. Mais Kao s'était mis dans la tête d'aller s'y chercher un nouveau ceinturon, car Sou l'avait puni à cause du vieux. L'exigeant coquin a mis un temps infini à s'en choisir un. Lorsqu'il se tourna vers la porte qui communiquait avec l'armurerie, il regarda incidemment par la fenêtre et vit Chih Lang entrer dans la chambre de Sou, s'arrêter brusquement devant la fenêtre voûtée, faire un pas en avant et crier en agitant les bras avant de ressortir précipitamment. Kao ouvrit la porte de l'armurerie pour redescendre voir ce qui se passait en face et faillit heurter de plein fouet le colonel Meng qui tripotait un arc. Ils descendirent tous deux et arrivèrent ici juste après les soldats de la garde, ameutés par les cris de Chih Lang. Ce dernier est venu me chercher ainsi que le colonel Mao. En arrivant sur les lieux, nous avons tout de suite compris d'où avait été tirée la flèche, et j'ai fait mettre Meng aux arrêts comme suspect numéro un.

— Et le lieutenant Kao ? s'étonna le juge.

Mao le fit approcher en silence de la fenêtre et tendit le doigt. Le juge leva la tête et comprit que s'il était possible d'atteindre la porte de la chambre de Sou et le devant de la fenêtre depuis celle du magasin, en revanche, le reste de la pièce et surtout le lit étaient hors de portée de flèche.

— Comment Meng a-t-il expliqué sa présence à l'armurerie ? demanda le juge Ti au commandant. Il avait pourtant déclaré clairement qu'il ne s'y rendrait pas ce jour-là, n'est-ce pas ?

Fang acquiesça à contrecœur.

— Cet imbécile a dit qu'en entrant dans sa chambre pour s'y reposer il avait trouvé un mot de Sou lui donnant l'ordre de le rejoindre à l'armurerie à deux heures. Quand on lui a demandé de montrer ce mot, il a répondu qu'il l'avait jeté ! Nous avons

estimé que cette fable était la preuve tangible de la culpabilité de Meng.

— Il est vrai que cela ne plaide pas en sa faveur, convint le juge. Meng ignorait que Kao allait se rendre à la sellerie. Si Kao ne l'avait pas surpris, il aurait réintégré sa chambre une fois son forfait commis et personne ne l'aurait soupçonné.

Le juge Ti se dirigea vers le bureau et prit la flèche posée à côté du casque en fer. Elle faisait près de quatre pieds de long et était beaucoup plus lourde que prévu. Sa pointe longue et acérée, munie à la base de deux redoutables crochets, présentait des taches brunâtres.

— Je suppose que Sou a été tué avec cette flèche...

Le commandant acquiesça.

— Nous avons eu un mal fou à la retirer, remarqua-t-il.

Le juge Ti examina soigneusement la flèche. Elle était laquée de rouge, terminée au talon par des plumes noires. Juste au-dessous de la pointe de fer, le bois avait été renforcé par un morceau de ruban rouge solidement enroulé.

— Cette flèche n'a rien de spécial, dit Mao avec impatience. C'est le modèle réglementaire.

— Le ruban rouge est déchiré, fit remarquer le juge Ti. Il est déchiqueté tout du long.

Personne ne fit de commentaire. Apparemment, les observations du juge ne les frappaient pas par leur intérêt. D'ailleurs, il n'en pensait pas grand bien lui-même. Il reposa en soupirant la flèche sur le bureau et dit :

— Je dois reconnaître que de lourdes charges pèsent contre le colonel Meng. Il avait un mobile, une occasion et le talent particulier lui permettant de mettre à profit cette occasion. Je dois y réfléchir encore un peu. Toutefois, avant de quitter le fort, j'aimerais rencontrer le colonel Meng. Le lieutenant Kao pourrait peut-être me conduire auprès de lui, ainsi aurai-je vu toutes les personnes mêlées à cette troublante affaire.

Le commandant jeta au juge un regard inquisiteur. Il sembla hésiter un instant, puis donna un ordre au colonel Mao.

Tandis que le lieutenant Kao le conduisait à la prison, à l'arrière du fort, le juge Ti observa son guide à la dérobée. Kao était un beau jeune homme, qui avait fière allure avec sa cotte

de mailles bien ajustée et son casque rond. Le juge tenta de le faire parler du meurtre, mais il ne tira de lui que quelques brèves réponses. Le jeune soldat était soit intimidé soit inquiet.

Une espèce de géant arpentait la cellule, les mains derrière le dos. En voyant les deux hommes arriver devant les gros barreaux de fer, son visage s'éclaira et il dit d'une voix grave :

— Quel plaisir de vous voir enfin, Kao ! Vous avez des nouvelles ?

— Le magistrat est ici, répondit Kao avec hésitation. Il désire vous poser quelques questions.

Après avoir demandé à Kao de se retirer, le juge Ti s'adressa au prisonnier :

— Le commandant Fang m'a dit que la cour martiale vous avait déclaré coupable de meurtre avec préméditation. Si vous voyez un élément qui permette de présenter un recours en grâce, je serais ravi de le faire pour vous. Mes deux lieutenants Ma et Tsiao m'ont fait votre éloge.

— Je n'ai pas tué Sou, Votre Excellence, répondit le colosse d'un ton bourru. Mais ils m'ont déclaré coupable, alors qu'ils me tranchent la tête ! C'est la loi, et il faut bien qu'on meure de quelque chose un jour ou l'autre ! Je n'ai aucun élément pour présenter un recours en grâce.

— Si vous êtes innocent, insista le juge, cela signifie que le meurtrier avait une raison impérative de vouloir vous éliminer tous deux, vous et Sou. Car c'est lui qui vous a envoyé le faux message, pour vous faire accuser ensuite. Cela réduit donc le nombre des suspects. Ne pensez-vous à personne qui ait une raison de vous haïr ainsi que le commandant en second ?

— Ils étaient nombreux à détester Sou. C'était un bon administrateur, mais un véritable garde-chiourme ; il faisait fouetter ses hommes pour un rien. En ce qui me concerne, eh bien, j'ai toujours cru n'avoir que des amis ici. Si j'ai offensé quelqu'un, je l'ai fait sans malice. Cela ne nous mène pas très loin...

Le juge acquiesça. Il réfléchit un moment puis demanda à Meng :

— Racontez-moi exactement ce que vous avez fait après être rentré au fort, la nuit précédant le meurtre.

— Le matin, vous voulez dire ! rectifia Meng avec un pâle sourire. Minuit était passé depuis longtemps, vous savez ! Le trajet de retour en jonque m'avait un peu remis les idées en place, mais j'étais encore dans un bel état. Le capitaine de la garde, un brave type, m'a aidé à monter dans ma chambre. J'ai fait un peu de tapage et ne voulais plus le laisser repartir. J'insistais pour lui raconter avec force détails le bon temps qu'on avait pris, combien les deux Coréens étaient sympathiques et merveilleusement généreux. Pak et Yi, ils s'appelaient – drôles de noms, ces Coréens !

Meng se gratta la tête puis poursuivit :

— Ah oui, je me souviens que je n'ai laissé partir le capitaine qu'après qu'il m'eut solennellement promis de venir avec moi la prochaine fois ! Je lui ai dit que Pak et Yi avaient déclaré avoir encore beaucoup d'argent à dépenser, et être bien décidés à me régaler splendidement avec tous mes amis. Je me suis couché tout habillé, avec un sentiment de parfait bonheur. Mais il n'en était plus de même le lendemain matin ! J'avais une gueule de bois de tous les diables. J'ai réussi tant bien que mal à faire l'exercice du matin, mais quel soulagement quand il a été terminé et que j'ai pu monter dans ma chambre faire un somme ! Au moment où j'allais me jeter sur le lit, j'ai découvert ce mot. Je...

— Ne pouviez-vous pas vous apercevoir qu'il s'agissait d'un faux ? coupa le juge.

— Grands dieux, non ! Je ne connais rien à la calligraphie ! Par ailleurs, ce n'étaient que quelques mots griffonnés à la hâte. Mais il y avait le sceau de Sou et, quant à lui, il était authentique – je l'ai vu des centaines de fois sur toutes sortes de papiers. Si le sceau n'avait pas été apposé, j'aurais pris ça pour une blague d'un camarade et serais allé vérifier auprès de Sou. Mais ce sceau suffisait largement, alors j'ai couru aussitôt à l'armurerie. Sou n'aimait pas trop que l'on discute ses ordres ! Et voilà comment mes ennuis ont commencé !

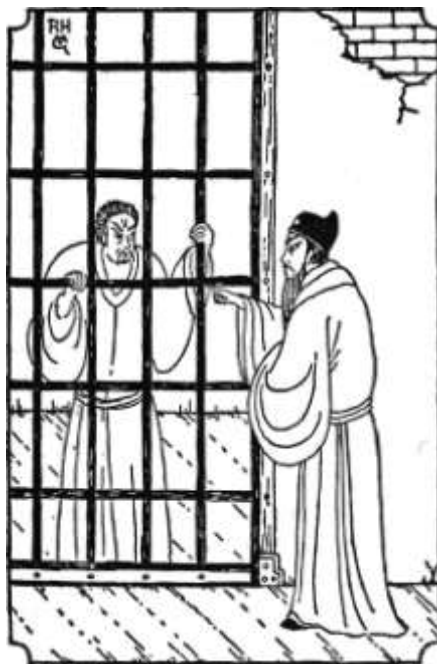
— Vous n'avez pas regardé par la fenêtre lorsque vous étiez dans l'armurerie ?



— Pourquoi l'aurais-je fait ? Je m'attendais à ce que Sou arrive d'un instant à l'autre. Je me suis contenté de regarder un peu les arcs.

Le juge Ti observa la large face de Meng : elle respirait l'honnêteté. Soudain, il s'approcha des barreaux et s'écria avec colère :

— Vous cherchez à protéger quelqu'un, Meng !



« Vous CHERCHEZ À PROTÉGER QUELQU'UN, MENG ! », S'ÉCRIT LE JUGE AVEC COLÈRE

Meng rougit jusqu'aux oreilles. S'agrippant aux barreaux de ses grosses mains puissantes, il rugit :

— Vous dites n'importe quoi ! Vous êtes un civil ; alors autant ne pas vous mêler des affaires militaires !

Puis il se détourna et se remit à arpenter sa cellule.

— Comme vous voudrez ! répliqua froidement le juge, avant de disparaître dans le couloir.

Le geôlier ouvrit la lourde porte de fer et le lieutenant Kao le reconduisit dans le bureau du commandant.

— Eh bien, que pensez-vous de Meng ? demanda Fang.

— Je dois reconnaître qu'il n'a pas l'air du genre à tuer un homme dans son sommeil, répondit prudemment le juge Ti.

Mais l'on ne sait jamais, bien sûr. À propos, j'ai égaré une des copies de la correspondance officielle que vous avez eu l'extrême obligeance de me transmettre. Puis-je en avoir une autre, afin de compléter mon dossier ? Le document porte le numéro P-404.

Le commandant eut l'air surpris par cette requête inattendue, mais ordonna néanmoins à son aide de camp d'aller chercher le papier aux archives.

L'officier revint étonnamment vite et tendit deux feuillets au commandant. Fang y jeta un coup d'œil avant de les remettre au juge avec ces mots :

— Voilà ! Affaire de routine.

Le juge constata que sur la première page il était question d'une proposition de promotion au rang de capitaine concernant Kao et trois autres lieutenants, accompagnée de leurs noms, âges et états de service. Le sceau de Sou y était apposé. Sur la seconde page, le commandant exprimait en quelques lignes son espoir de voir le ministère des Armées accéder à cette proposition dans les plus brefs délais. Il portait le large sceau du commandant ainsi que la date et le numéro P-404.

Le juge secoua la tête.

— Il doit y avoir une erreur quelque part. Le document manquant devait concerner l'acquisition de fournitures militaires, car le numéro suivant, P-405, une commande de ceinturons de cuir, renvoie au P-404. Donc cette lettre P de P-404 doit signifier Projets d'achats et non Personnel.

— Juste Ciel ! s'exclama le commandant. Les secrétaires se trompent parfois, n'est-ce pas ? Eh bien, je vous remercie de votre visite, Votre Excellence. Prévenez-moi dès que vous vous serez fait une opinion sur le meurtre de Sou.

Comme le juge franchissait le seuil, il entendit vaguement le commandant maugréer quelque chose à son aide de camp à propos de « cette ridicule paperasserie ».

Le soleil de midi avait transformé le quai, devant le fort, en une véritable fournaise, mais dès que la jonque se fut avancée au milieu du fleuve, une douce brise se leva. Le sergent responsable de l'embarcation avait veillé à ce que le juge et ses

deux lieutenants fussent confortablement installés sur la plateforme arrière, à l'ombre d'une bâche verte.

Dès que l'ordonnance, qui avait apporté une grande théière, eut disparu dans la cale, Ma Jong et Tsiao Taï assaillirent le juge de questions.

— Je ne sais franchement pas qu'en penser, avoua le juge avec lenteur. Toutes les apparences sont contre Meng, mais j'ai la vague impression que cet imbécile veut protéger quelqu'un. Vous avez appris quelque chose de votre côté ?

Ma Jong et Tsiao Taï secouèrent la tête.

— Nous avons eu une grande discussion avec le capitaine de la garde qui était de service lorsque Meng est rentré de sa virée avec nous, dit Tsiao Taï. Il aime bien Meng, comme tout le monde au fort, d'ailleurs. Cela ne l'a pas particulièrement dérangé de le ramener dans sa chambre, quoique ça n'ait pas dû être si facile ! Et Meng ne s'arrêtait plus de chanter à tue-tête des chansons gaillardes ; je crains qu'il n'ait réveillé tous ses camarades ! Le capitaine a dit aussi que Meng n'était pas spécialement ami avec Sou, mais qu'il le respectait en tant qu'officier et ne prenait pas trop au sérieux ses accès de colère.

Le juge Ti ne fit aucun commentaire. Il resta silencieux un long moment. Sirotant son thé, il contemplait le paysage reposant qui défilait devant ses yeux. Les deux berges étaient bordées de rizières vertes, parsemées çà et là des taches jaunes des chapeaux de paille des paysans qui y travaillaient.

— Le colonel Chih Lang croit lui aussi à l'innocence de Meng, déclara-t-il soudain. Mais le colonel Mao, chef de la police militaire, le tient pour coupable.

— Meng nous a souvent parlé de Chih Lang, répondit Ma Jong. Si Meng est le champion des archers, Chih Lang ne craint personne pour ce qui est de l'escalade des murs ! C'est un véritable paquet de muscles ! Il entraîne les soldats à cet art. Après s'être dévêtus, ils s'attaquent pieds et mains nus à un vieux mur. Ils apprennent à se servir de leurs doigts de pied comme de leurs mains. Dès qu'ils ont trouvé une prise, ils glissent leurs pieds dans une anfractuosité, puis cherchent une autre prise un peu plus haut, et ainsi de suite jusqu'au sommet

du mur. J'aimerais bien essayer un jour ! Quant au colonel Mao, il se méfie de tout le monde, c'est bien connu !

Le juge Ti acquiesça.

— D'après Meng, les deux Coréens ont réglé l'addition de votre petite sauterie, n'est-ce pas ?

— Oh, répondit Tsiao Taï quelque peu embarrassé, c'est à cause d'une blague plutôt idiote qu'on leur a faite ! On était assez gais, et quand Pak nous a demandé ce qu'on faisait dans la vie, on a répondu qu'on était des bandits de grand chemin. Les deux types nous ont crus ; ils ont dit alors qu'ils auraient peut-être du travail pour nous, un de ces jours ! Quand on a voulu payer notre part, on s'est aperçus qu'ils avaient déjà tout réglé.

— Mais on doit les revoir la semaine prochaine, à leur retour de la capitale, ajouta Ma Jong. Alors on leur dira la vérité et ce sera notre tournée. Le parasitisme, ce n'est pas notre genre.

— Ils seront peut-être déçus, remarqua Tsiao Taï, car Pak et Yi attendent le paiement de trois jonques et comptent bien fêter ça superbement. À propos, tu as compris leur plaisanterie sur ces trois bateaux, frère Ma ? Après nous avoir parlé de cette affaire, Pak et Yi ont été pris d'un fou rire à rouler sous la table !

— J'ai bien failli y rouler également, remarqua Ma Jong d'un air lugubre.

Le juge Ti n'avait pas entendu cette dernière remarque. Plongé dans ses pensées, il lissait lentement sa barbe noire.

— Parle-moi encore un peu de cette soirée ! demanda brusquement le juge. Surtout de ce qu'a fait et dit Meng.

— Eh bien, commença Ma Jong, frère Tsiao et moi, on est allés au restaurant de crabes du quai ; il est très agréable. Vers l'heure du dîner, on a vu la jonque militaire approcher et Meng en descendre avec un de ses camarades. Ils se sont dit au revoir, puis Meng est venu nous rejoindre, à la terrasse. Il nous a dit qu'il avait eu une journée éreintante au fort et qu'il prendrait volontiers un bon dîner. Et c'est ce qu'on a fait ensemble. Ensuite...

— Meng a-t-il parlé du commandant en second ou du lieutenant Kao ? coupa le juge.

— Pas une seule fois !

— Vous a-t-il donné l'impression que quelque chose le préoccupait ?

— Non, rien, à part un violent désir de compagnie féminine ! répliqua Ma Jong avec un large sourire. Nous nous sommes donc rendus sur un bateau-de-fleurs et Meng a pu se débarrasser de ce souci. Comme on s'offrait quelques tournées sur le pont, on a vu arriver en sampan les deux Coréens, aussi saouls que possible. La tenancière n'a pas réussi à les intéresser à ses affaires, bien qu'elle ait sorti ce qu'elle avait de mieux. Tout ce que désiraient Pak et Yi, c'était davantage de vin, des litres, et la conversation appropriée en ces circonstances. On s'est donc lancés tous les cinq dans une beuverie interminable. Je ne me souviens plus très bien de la suite – frère Tsiao pourrait peut-être poursuivre à ma place !

— Disons que nous t'avons perdu de vue, et tenons-nous-en là, répondit sèchement Tsiao Taï. Quant à moi, vers deux heures du matin, j'ai aidé Meng à transporter les deux Coréens dans un sampan pour les faire ramener dans le quartier coréen, de l'autre côté du canal. Ensuite, on a sifflé un autre sampan qui nous a reconduits tous les deux jusqu'au quai. Quand j'ai eu mis Meng dans la jonque militaire qui y était amarrée, je me suis senti assez fatigué, et comme le restaurant de crabes était tout près, j'y ai passé le reste de la nuit. Voilà.

— Je vois, fit le juge Ti.

Le magistrat but encore quelques tasses de thé, puis reposa brutalement sa tasse et demanda :

— Où nous trouvons-nous exactement ?

Ma Jong jeta un coup d'œil vers la rive et répondit :

— À mi-chemin de Peng-lai, à mon avis.

— Demande au sergent de faire demi-tour et de nous ramener au fort, ordonna le juge. Ma Jong et Tsiao Taï tentèrent d'arracher au juge Ti des explications sur sa soudaine décision, mais ce dernier se contenta de répondre qu'il tenait simplement à vérifier deux ou trois points qu'il avait négligés.

Arrivés au fort, un aide de camp les informa que le commandant était en réunion secrète avec son état-major pour discuter d'importantes informations qui venaient de lui parvenir.

— Ne le dérangez pas ! dit le juge. Allez me chercher le colonel Mao.

Il expliqua au chef de la police militaire stupéfait qu'il désirait revoir les lieux du crime, et ce en sa présence, en tant que témoin.

L'air plus matois que jamais, le colonel Mao fit monter les trois hommes jusqu'à la chambre de Sou. Après avoir déchiré la bande de papier qui avait été recollée sur la serrure, il pria le juge d'entrer.

Avant de pénétrer dans la pièce, le juge dit à Ma Jong et à Tsiao Taï :

— Je cherche quelque chose de petit et de pointu, disons un éclat de bois ou une tête de clou, en gros dans ce secteur, expliqua-t-il en montrant l'espace compris entre la porte et le centre de la pièce, devant la fenêtre.

Puis il s'accroupit et entreprit d'examiner les lattes du plancher pouce par pouce. Ses deux lieutenants l'imitèrent aussitôt.

— Si vous cherchez une porte dérobée ou autre passage mystérieux, ironisa lourdement le colonel Mao, je vais être obligé de vous décevoir. Ce fort a été construit il y a quelques années seulement, vous savez !

— Ça y est... j'ai trouvé quelque chose ! s'écria Ma Jong en montrant une latte de plancher d'où dépassait un clou.

— Merveilleux ! s'exclama le juge.

Il s'agenouilla pour examiner l'objet pointu, puis se releva et demanda à Mao :

— Auriez-vous l'obligeance de dégager ce petit bout de tissu rouge accroché à ce clou ? Et par la même occasion, regardez bien ces taches brunâtres sur le plancher, là.

Mao se redressa, examinant d'un air perplexe le petit morceau de ruban rouge glissé sous l'ongle de son pouce.

— Le moment venu, déclara gravement le juge Ti, je vous demanderai de témoigner que ce fragment de ruban a bien été découvert accroché à ce clou. Et également que les taches brunes sont vraisemblablement des taches de sang.

Dédaignant le flot de questions du colonel Mao, le juge Ti prit la flèche posée sur le bureau et la planta dans le plancher juste à côté du clou.

— C'est pour marquer l'emplacement exact, expliqua le juge avant de demander : Qu'a-t-on fait des effets personnels du défunt et du contenu du tiroir de ce bureau ?

Exaspéré par le ton impérieux du magistrat, Mao répliqua froidement :

— Ces objets ont été réunis en deux paquets distincts que j'ai prié le commandant de sceller. Ils sont sous clef dans mon bureau. Nous autres de la police militaire sommes évidemment loin d'être aussi intelligents et expérimentés que les officiers du tribunal, mais nous connaissons notre travail, je vous le garantis.

— Très bien, très bien ! repartit le juge avec impatience. Conduisez-nous à votre bureau !

Le colonel Mao fit asseoir le juge Ti devant son grand bureau couvert de papiers. Ma Jong et Tsiao Taï restèrent debout près de la porte. Mao ouvrit un coffre de fer, en sortit deux paquets enveloppés de papier huilé et en plaça un devant le juge.

— Voici ce que nous avons trouvé dans l'étui de cuir que le commandant en second portait au cou, attaché à un cordon, sous sa cotte de mailles.

Le juge Ti brisa le sceau et étala sur le bureau un papier d'identité de l'Armée impériale plié en quatre, une attestation d'achat d'une maison, vieille de sept ans, et un petit étui de brocart destiné à son sceau personnel. Il ouvrit ce dernier et eut l'air enchanté de le trouver vide.

— Je suppose, dit-il à Mao, que le sceau a été découvert dans le tiroir du bureau du défunt ?

— En effet. Il se trouve dans le deuxième paquet, avec les papiers qui étaient dans le tiroir. Quelle négligence de la part de Sou de laisser traîner son sceau personnel dans un tiroir non fermé à clef ! En général, on le porte toujours sur soi.

— C'est exact, répondit le juge Ti en se levant. Je n'ai pas besoin de vérifier le deuxième paquet, ajouta-t-il. Allons voir si le commandant est sorti de sa réunion.

Les deux sentinelles en faction devant la porte de la salle de réunion les informèrent que cette dernière venait à peine de s'achever et que le thé allait bientôt être servi. Le juge Ti les repoussa sans autre forme de procès et entra dans la salle.

Le commandant Fang était assis à la grande table au centre de la pièce. À une plus petite, à sa gauche, avaient pris place le colonel Chih Lang et un autre officier, inconnu du juge. À une autre table, en face, deux officiers supérieurs étaient installés et le lieutenant Kao rangeait des papiers à une petite table, plus loin ; visiblement, c'est lui qui avait retranscrit les discussions. Tous se levèrent à l'entrée du magistrat.

— Veuillez me pardonner cette intrusion, déclara calmement le juge Ti en s'approchant de la table du commandant. Je suis venu vous livrer le résultat de mes découvertes concernant le meurtre du commandant en second, Sou. Est-il exact que les officiers ici rassemblés sont en nombre suffisant pour constituer une cour martiale ?

— Si l'on y inclut le colonel Mao, oui, répondit Fang avec lenteur.

— Parfait ! Faites amener le colonel Meng, ainsi la cour martiale pourra siéger comme il se doit.

Le commandant donna un ordre à son aide de camp, puis avança une chaise vers sa table et invita le juge Ti à y prendre place, à ses côtés. Ma Jong et Tsiao Taï prirent position derrière le siège de leur maître.

Deux ordonnances entrèrent avec des plateaux. Chacun but son thé en silence.

Enfin, la porte s'ouvrit de nouveau. Quatre soldats de la police militaire entrèrent dans la salle, encadrant le colonel Meng. Ce dernier s'avança vers la table centrale et salua vivement le commandant.

Fang s'éclaircit la gorge.

— Nous sommes réunis aujourd'hui pour entendre le rapport que le juge Ti a établi à ma demande et pour décider si ce rapport exige une reconsidération de la procédure contre le colonel Meng Kouo-taï, coupable de meurtre avec préméditation sur la personne de Sou, commandant en second



de ce fort. Je demande au magistrat Ti de nous faire son rapport.

— Le mobile de ce crime, commença le juge Ti d'une voix posée, était d'empêcher le commandant en second d'ouvrir une enquête sur une opération frauduleuse dont un criminel escomptait de substantiels profits. Je dois vous rappeler la procédure administrative à suivre quant aux projets d'achats de fournitures militaires destinées au fort.

Une fois la demande exposée en conseil par le commandant, un secrétaire la rédige sur papier officiel et la transmet au commandant en second qui en vérifie la teneur et appose son sceau sur chaque page. Puis il transmet à son tour le document au commandant qui le vérifie encore une fois et appose son sceau sur la dernière page. Lorsque les copies d'usage ont été faites, l'original est mis dans une enveloppe adressée au ministère des Armées, à la capitale, scellée et acheminée par des estafettes.

Le juge Ti but une gorgée de thé avant de reprendre :

— Ce système ne comporte qu'une seule faille. Si le document comporte plus d'une page, une personne malhonnête ayant accès à la correspondance officielle peut fort bien détruire toutes les feuilles à l'exception de la dernière, portant le sceau du commandant, les remplacer par d'autres falsifiées, et envoyer le tout à la capitale, sans oublier la dernière page, authentique celle-là.

— Impossible ! coupa le commandant. Les autres feuilles doivent comporter le sceau du commandant en second !

— C'est précisément pour cela qu'il a été assassiné ! repartit le juge. Le meurtrier avait subtilisé le sceau de Sou, et ce dernier s'en est aperçu. Toutefois, avant d'aller plus loin dans ma démonstration, je voudrais vous expliquer tout d'abord comment la louable conscience professionnelle d'un de vos secrétaires m'a mis sur la piste de l'assassin.

« Il y a trois jours, une demande de promotion de quatre lieutenants a fourni une occasion rêvée au meurtrier. La proposition, dans sa forme définitive, comportait deux pages. La première faisait état de la demande elle-même, ainsi que des noms, âges, etc. des quatre individus concernés. Sur la seconde

ne figurait que la recommandation du commandant en vue d'accélérer les choses (cela, en termes très généraux, voyez-vous !), la date et le numéro du dossier : P pour Personnel et le numéro 404. La première page portait le cachet de Sou, la seconde celui du commandant.

« Le criminel s'est saisi de ce document en se rendant au bureau des dépêches. Il a détruit la première feuille et l'a remplacée par une autre sur laquelle était réclamé l'achat de trois jonques de guerre à des marchands coréens nommés Pak et Yi, ajoutant que le ministère des Armées verserait directement la somme due – une petite fortune – aux deux marchands en question. Quand le meurtrier eut apposé sur ce faux le sceau dérobé à Sou, il le glissa lui-même dans une enveloppe qu'il adressa au ministère des Armées, section des projets d'achats. Enfin, il nota selon l'habitude dans un coin de l'enveloppe le numéro du document qu'elle contenait, à savoir P-404. Il remit cette enveloppe close au préposé aux expéditions ; quant aux copies supplémentaires du document original concernant la promotion des quatre lieutenants, il les rangea lui-même dans les archives. N'étant pas encore au courant des nouvelles règles en la matière, il omit d'en faire parvenir une au tribunal.

« Or il advint que ce même préposé aux expéditions qui envoya l'enveloppe scellée marquée P-404 reçut le même jour une autre lettre portant le numéro P-405 contenant un projet d'achat de fournitures de cuir. Il se rappela alors que les deux P pour Projets d'achats et Personnel prêtaient souvent à confusion aux archives. C'est pourquoi, en tant que fonctionnaire zélé, il ajouta au code P-405 une note indiquant de se reporter au document P-404 ; bien que n'ayant pas lu la lettre P-404, il se souvenait en effet qu'il était fait mention, sur l'enveloppe, de la section des projets d'achats. L'employé ventila correctement les copies du P-405, sans oublier celle qui me revenait. Mais en vérifiant les dossiers Projets d'achat, je me suis aperçu que la pièce P-404 manquait. Cela m'a contrarié, car je tiens à ce que mes dossiers soient complets. J'en ai donc demandé une autre copie au commandant ici présent. Il m'a remis une lettre

concernant la promotion de quatre lieutenants, appartenant donc à la section Personnel.

Le commandant, qui n'avait cessé de s'agiter sur sa chaise, ne se contenta plus :

— Ne pouvez-vous pas nous épargner tous ces détails ? Qu'est-ce que ces histoires à propos de trois jonques de guerre ?

— Le coupable, expliqua calmement le juge Ti, était de mèche avec les marchands Pak et Yi. Après avoir touché à la capitale l'argent correspondant à cette vente imaginaire, ils auraient partagé avec le meurtrier. Dans la mesure où il faudrait plusieurs semaines avant que les vérifications de routine du ministère ne fissent apparaître l'escroquerie avec l'examen de vos rapports sur les fournitures effectivement reçues, le criminel avait tout son temps pour préparer sa fuite avec l'argent.

« C'était un plan intelligent, mais il n'a pas eu de chance. La veille du meurtre, le colonel Meng et mes deux lieutenants ont rencontré les deux marchands coréens en ville et ils se sont enivrés tous ensemble. Les marchands ont cru qu'il s'agissait de bandits de grand chemin et ont fait allusion devant eux aux jonques et à l'argent qu'ils allaient en tirer à la capitale. Mes lieutenants m'ont raconté toute l'histoire et j'ai fait le rapprochement. Je dois ajouter qu'en rentrant au fort Meng a fait grand cas auprès du capitaine de la générosité des deux Coréens, ajoutant que ce n'était qu'un début. Le meurtrier a surpris cette conversation et en a conclu – à tort – que Meng en savait trop, ce qui le conforta dans son idée de lui faire jouer le rôle de bouc émissaire. En apprenant le lendemain matin que Meng avait décidé de ne pas monter à l'armurerie, il lui envoya un faux billet, en y apposant le sceau de Sou qu'il avait toujours en sa possession.

— Je n'y comprends plus rien ! s'exclama le commandant furieux. Tout ce que je veux savoir, c'est qui a tué Sou et pourquoi !

— Bon, très bien ! répondit le juge. C'est le colonel Chih Lang qui a tué Sou.

Il n'y eut pas un bruit jusqu'au moment où le commandant dit avec colère :

— Absolument impossible ! Le lieutenant Kao a vu le colonel Chih Lang entrer et sortir de la chambre de Sou ; il ne s'est même pas approché du lit !

— Le colonel Chih Lang est monté à la chambre de Sou un peu avant deux heures, juste après l'exercice d'escalade, poursuivit le juge Ti sans se départir de son calme. Il était donc en vêtements de dessous et pieds nus. Il ne pouvait porter sur lui aucune arme et n'en avait d'ailleurs aucun besoin. Car il savait que Sou avait l'habitude de déposer son carquois sous la fenêtre et avait prévu de se saisir d'une flèche et d'en frapper mortellement Sou endormi.

« Or quand Chih Lang entra, il vit que Sou était levé. Il avait remis ses bottes et se tenait devant sa couche, en cotte de mailles. Chih Lang ne pouvait donc pas l'abattre comme prévu. Mais il découvrit alors qu'une flèche était tombée du carquois et se trouvait donc par terre, dirigée vers Sou. Chih Lang posa le pied dessus, la saisit entre le gros orteil et le second doigt de pied, juste au-dessus de la pointe, et d'un violent coup de pied l'envoya droit sur l'abdomen découvert de Sou. Simultanément, il exécuta une petite mise en scène pour Meng, au cas où il aurait regardé au même moment par la fenêtre de l'armurerie : il agita les bras et se mit à crier, couvrant ainsi les cris de sa victime qui s'effondrait sur sa couche. Après s'être assuré que Sou était bien mort, il sortit et appela les gardes. Puis, rentrant dans la pièce en compagnie du commandant et du colonel Mao, profitant de la confusion générale, il glissa le sceau de Sou dans le tiroir du bureau. Tout était parfaitement exécuté, mais il négligea une chose : le mort serait découvert les bottes aux pieds. Cela me donna l'idée que Sou n'avait pas été tué dans son sommeil. On pouvait comprendre que Sou n'eût pas voulu quitter sa cotte de mailles pour sa sieste, car elle n'est pas facile à enlever. Mais il avait posé son casque sur le bureau, et il était fort probable qu'il eût également enlevé ses bottes avant de s'allonger.

Le juge Ti se tut. Tous les yeux étaient tournés vers le colonel Chih Lang. Jetant un regard méprisant au magistrat, il demanda avec un sourire railleur :

— Et comment comptez-vous vous y prendre pour prouver votre fantastique théorie ?

— Pour le moment, répliqua le juge sans sourciller, je me contenterai de la vilaine égratignure que vous vous êtes faite au gros orteil du pied droit. Car à l'endroit où était posée la flèche, un clou dépassait du plancher. Il a déchiré le ruban rouge enroulé autour de la flèche lorsque vous l'avez projetée et vous a également blessé. Il y a encore des petites taches de sang par terre. La preuve définitive viendra plus tard, avec l'arrestation de Pak et de Yi et la découverte du faux au ministère des Armées.

Chih Lang avait blêmi, ses lèvres se contractèrent. Mais reprenant le contrôle de lui-même, il dit d'une voix ferme :

— Inutile d'attendre jusque-là. J'ai tué Sou. J'ai des dettes et besoin d'argent. Dans dix jours, j'aurais demandé une permission pour cause de maladie et ne serais plus jamais revenu au fort. Je n'avais pas l'intention de tuer Sou. J'avais espéré pouvoir remettre son sceau à sa place. Mais il s'est aperçu de sa disparition, et j'ai décidé de le frapper avec une flèche pendant sa sieste. Or quand je suis entré dans sa chambre, il était déjà debout. Il s'est écrié : « Mes soupçons sont désormais des certitudes, c'est toi qui m'as volé mon sceau ! » Je me suis cru perdu, car tuer Sou armé d'une simple flèche n'allait pas être chose aisée, et si Meng venait à regarder par la fenêtre, il nous verrait nous battre. Alors j'ai aperçu cette flèche par terre, et je l'ai envoyée dans le ventre de Sou.

Chih Lang s'essuya le front et conclut :

— Je ne regrette rien ; Sou était un sale type. Je regrette seulement d'avoir eu à vous faire porter le bonnet, Meng, mais je n'avais pas le choix. Voilà tout.

Le commandant se leva.

— Votre sabre, Chih Lang !

Tout en défaisant son ceinturon, le colonel demanda amèremment au juge :

— Comment m'avez-vous attrapé ?

— Avec du ruban rouge, principalement, répondit le juge d'un ton pincé.

# **Le passager de la pluie**

Nouvelle

*Traduit de l'anglais par Anne Krief*

## Les personnages

Ti JEN-TSIE, magistrat de Peng-lai

HONG LIANG, sergent du tribunal *Un capitaine qui a servi sous les ordres du colonel Meng LIN, l'associé du prêteur sur gages assassiné Tchong Fang*

WANG SAN-LANG, un jeune pêcheur

FAUVETTE, une jeune femme sourde-muette.

CETTE troisième nouvelle a également pour cadre la ville de Peng-lai. Près de six mois ont passé. Entretemps, les deux épouses du juge Ti et leurs enfants sont arrivés et se sont installés dans la résidence particulière du magistrat, à l'arrière du Yamen. Quelque temps plus tard, mademoiselle Tsao rejoint la famille. Il est question au chapitre XV de *Trafic d'or sous les T'ang* du mauvais pas dont le juge Ti la tira. La Première Épouse du magistrat ressentit dès le premier jour une vive sympathie à son égard et l'engagea comme dame de compagnie. C'est par une journée d'été torride et orageuse que survint l'étrange affaire relatée ici.

— LE COFFRE ne vaut rien non plus ! remarqua avec dégoût la Première Épouse du juge Ti. Voyez ce moisi tout au long de la couture de cette robe bleue !

Claquant le couvercle du coffre à vêtements de cuir rouge, elle se tourna vers la Seconde Épouse :

— Je n'ai jamais vu un été aussi chaud et humide. Quel orage, hier soir ! J'ai bien cru qu'il ne cesserait jamais de pleuvoir. Aidez-moi, voulez-vous ?

Assis à la table à thé, près de la fenêtre ouverte de la grande chambre, le juge Ti regardait ses deux épouses poser à terre le coffre à vêtements et s'apprêter à prendre le troisième de la pile. Mademoiselle Tsao, amie et dame de compagnie de sa Première Épouse, était occupée à faire sécher des robes sur le brasero de cuivre en les déposant sur le couvercle composé de fils de cuivre tressés, au-dessus des braises. La chaleur du brasero ainsi que la vapeur qui s'échappait des vêtements qui séchaient rendaient l'atmosphère à peu près irrespirable ; mais les trois femmes n'en semblaient guère incommodées.

Poussant un soupir, le juge Ti se retourna pour regarder dehors. De cette chambre située au premier étage de sa résidence, on avait généralement une jolie vue sur les toits pointus de la ville, mais aujourd'hui, tout baignait dans une épaisse brume qui en estompait les contours. Le juge avait l'impression que la brume avait pénétré dans ses propres veines et battait sourdement au rythme de son sang. Il regrettait à présent la funeste impulsion qui l'avait poussé à son lever à demander sa robe d'été grise. Car c'est ce désir qui avait amené sa Première Épouse à vérifier le contenu des quatre coffres à vêtements et, y découvrant des traces de moisi, elle avait aussitôt appelé à son aide la Seconde Épouse et mademoiselle Tsao. Les trois femmes étaient désormais entièrement absorbées par leur tâche, allant jusqu'à en oublier le thé du matin, sans parler du petit déjeuner. Elles faisaient pour la première fois l'expérience de la canicule à Peng-lai, car il y avait



tout juste sept mois que le magistrat y était en poste. Il étendit les jambes, se sentant les pieds et les genoux lourds et enflés. Mademoiselle Tsao s'avança vers le brasero et saisit une robe blanche.

— Celle-ci est bien sèche, annonça-t-elle.

Comme elle levait les bras pour la suspendre à la barre à vêtements, le juge fut frappé par la sveltesse de son corps sculptural.

— Ne pouvez-vous confier tout cela aux domestiques ? demanda-t-il à brûle-pourpoint à sa Première Épouse.

— Oui, bien sûr, répondit-elle par-dessus son épaule. Mais je voudrais tout d'abord me rendre compte moi-même de l'étendue des dégâts. Juste Ciel, regardez donc cette robe rouge, ma chérie ! dit-elle en s'approchant de mademoiselle Tsao. Elle est moisie jusqu'à la trame ! Et vous disiez qu'elle m'allait si bien !

Le juge se leva brusquement. Les senteurs de parfums et de cosmétiques éventés auxquelles se mêlait celles des vêtements humides conféraient à la pièce surchauffée une atmosphère d'intense féminité, qui porta soudain sur les nerfs à fleur de peau du magistrat.

— Je vais faire un petit tour dehors, dit-il.

— Avant même votre thé du matin ? s'exclama sa Première Épouse, sans cesser d'examiner les zones décolorées de la robe rouge qu'elle tenait à la main.

— Je serai de retour pour le petit déjeuner, grommela le juge. Donnez-moi donc cette robe bleue, là-bas !

Mademoiselle Tsao aida la Seconde Épouse à revêtir son époux de sa robe et demanda gentiment :

— Cette robe n'est-elle pas un peu trop lourde par cette chaleur ?

— En tout cas, elle est sèche ! répondit-il d'un ton qui l'était tout autant.

Ce que disant, il s'aperçut à son grand désespoir que mademoiselle Tsao avait parfaitement raison : l'épais tissu collait comme une cote de mailles à son dos moite. Après avoir murmuré un vague remerciement, il descendit l'escalier.

Il traversa à grands pas le corridor plongé dans la pénombre qui menait à la petite porte de service, à l'arrière du Yamen. Il était content de ne pas avoir encore croisé son vieil ami et conseiller, le sergent Hong. Le sergent le connaissait si intimement qu'il aurait tout de suite remarqué sa mauvaise humeur et s'en serait inquiété.

Le juge ouvrit la petite porte avec sa propre clef et se glissa dans la rue humide et déserte. Que lui arrivait-il donc ? se demanda-t-il en s'enfonçant dans la brume. Il est vrai que ces sept mois passés à son premier poste officiel avaient été décevants. Les premiers jours avaient été passionnants, puis il y avait eu le meurtre de madame Ho, et l'affaire du fort. Ensuite plus rien, hormis la routine habituelle et fastidieuse : formulaires à remplir, documents et rapports à rédiger, permis à délivrer... À la capitale, il avait eu également de nombreuses tâches administratives à exécuter, mais pour des affaires importantes. En outre, ce district n'était pas vraiment le sien. Toute la région était une zone stratégique placée sous la juridiction de l'armée. Et le quartier coréen, au-delà de la porte Est, avait sa propre administration. Furieux, il donna un coup de pied dans un caillou et poussa un juron. Ce qu'il avait pris pour une pierre était en réalité un pavé en saillie et il s'était fait très mal au pied. Il devait prendre une décision au sujet de mademoiselle Tsao. La nuit précédente, dans l'intimité de leur couche, sa Première Épouse l'avait à nouveau pressé de prendre mademoiselle Tsao pour Troisième Épouse. Ses deux compagnes l'adoraient, lui avait-elle dit, et mademoiselle Tsao n'attendait que cela. « Par ailleurs, avait ajouté sa Première Épouse avec sa franchise coutumière, votre Seconde Épouse est très jolie, mais elle n'a pas eu une éducation très poussée ; la présence d'une jeune femme aussi intelligente et cultivée que mademoiselle Tsao serait un agrément supplémentaire pour tout un chacun dans cette demeure. » Mais si le désir de mademoiselle Tsao n'était motivé que par sa gratitude envers lui ? D'une certaine manière, tout serait plus simple s'il ne l'aimait pas autant. D'autre part, serait-il convenable d'épouser une femme que l'on n'aime pas véritablement ? En tant que magistrat, il avait droit à quatre épouses, mais il estimait

personnellement que deux suffisaient amplement, à moins qu'elles ne se révélassent stériles. Tout cela était bien compliqué et préoccupant. Le juge serra sa robe contre lui car la pluie commençait à tomber.

Il poussa un soupir de soulagement en découvrant les larges degrés menant au temple de Confucius. Le deuxième étage de la tour de l'ouest avait été transformé en petite maison de thé. C'est là qu'il prendrait son thé du matin avant de retourner au tribunal.

Dans la pièce octogonale au plafond bas, un serveur débraillé se penchait sur le comptoir pour attiser avec des pincettes les braises d'un petit réchaud à thé. Le juge Ti s'aperçut avec plaisir que le jeune homme ne l'avait pas reconnu ; il n'était pas d'humeur à supporter les courbettes en tout genre. Il commanda une théière et une serviette sèche puis s'assit à la table de bambou, devant le comptoir.

Le garçon lui tendit un panier de bambou contenant une serviette d'une propreté douteuse.

— Un instant, je vous prie, monsieur. L'eau ne va pas tarder à bouillir.

Tandis que le juge essuyait sa longue barbe, le garçon reprit :

— Levé de si bonne heure, monsieur, vous devez déjà être au courant de ce qui est arrivé là-bas, dit-il en désignant la fenêtre ouverte.

Comme le juge faisait non de la tête, il poursuivit avec un plaisir non feint :

— Un type s'est fait tailler en pièces hier soir dans l'ancienne tour de guet, au milieu du marais.

Le juge reposa vivement la serviette.

— Un meurtre ? Comment le savez-vous ?

— C'est le garçon d'épicerie qui me l'a dit, monsieur, quand il est venu livrer la marchandise, pendant que je lavais le plancher. Il était allé à l'aube à la tour de guet pour y chercher des œufs de cane chez la jeune idiote qui y vit et il a découvert le carnage. La fille était en train de pleurer dans un coin. Il a couru en ville prévenir la police militaire, et le capitaine s'est rendu à la tour de guet avec quelques-uns de ses hommes. Regardez, les voilà !

Le juge se leva et alla à la fenêtre. De sa place, il découvrait, au-delà de la muraille crénelée de la ville, la vaste étendue verte des marais couverts de roseaux et, plus au nord, l'eau grisâtre du fleuve perdu dans la brume. Une route de terre ferme menait du quai, au nord de la ville, à la vieille tour de brique posée au milieu des marais.

— C'est un soldat qui s'est fait tuer ? demanda le juge avec intérêt.

Bien que la zone au nord de la ville fût placée sous l'autorité de l'armée, le tribunal devait néanmoins être informé de tout crime perpétré sur un civil.

— C'est possible. La pauvre fille est sourde-muette, mais elle n'est pas trop vilaine. Peut-être qu'un soldat est allé lui faire un brin de causerie, si vous voyez ce que je veux dire. Ha ! L'eau bout !

Le juge scruta le lointain. Deux soldats de la police militaire se dirigeaient vers la ville, leurs chevaux soulevant de grandes gerbes d'eau aux endroits où la route était inondée.

— Voilà votre thé, monsieur ! Faites attention, la tasse est brûlante. Je vous la pose sur l'appui de la fenêtre. Non, en y repensant, l'homme n'était pas un soldat. Le garçon d'épicerie m'a dit que c'était pas un vieux marchand qui habitait près de la porte Nord – il le connaissait de vue. Enfin, la police militaire ne sera pas longue à retrouver l'assassin. Ce sont des durs, ceux-là ! Regardez ! ajouta-t-il avec excitation en donnant un coup de coude au juge. Je vous disais bien que c'étaient des durs ! Vous voyez le type enchaîné qu'ils ramènent ? Il a un pantalon et une veste brune de pêcheur. Bon, ils vont le conduire au fort et...

— Ils ne vont rien faire de tel ! coupa le juge avec humeur.

Après avoir porté la tasse à ses lèvres et s'être brûlé, il régla sa consommation et descendit précipitamment l'escalier. Le meurtre d'un civil par un civil, voilà qui relevait expressément du tribunal ! C'était l'occasion rêvée pour remettre les militaires à leur place, une bonne fois pour toutes !

Toute apathie l'avait à présent quitté. Après avoir loué un cheval chez le forgeron du coin, il sauta en selle et galopa jusqu'à la porte Nord. Les gardes jetèrent un regard effaré à ce cavalier débraillé, au bonnet d'intérieur planté de travers sur la

tête, mais s'empressèrent de se mettre au garde-à-vous en reconnaissant leur magistrat. Le juge sauta à bas de sa monture et fit signe au caporal de le suivre au poste de garde, auprès de la porte de la ville.

— Que signifie toute cette agitation là-bas dans les marais ? demanda-t-il.

— Un homme a été trouvé mort dans la vieille tour, Votre Excellence. La police militaire a déjà arrêté le meurtrier ; ils sont en train de l'interroger dans la casemate. Je pense qu'ils ne vont pas tarder à arriver au poste du quai.

Le juge s'assit sur un banc de bambou et tendit quelques sapèques au caporal.

— Demande à l'un de tes hommes d'aller me chercher deux gâteaux à l'huile !

Les gâteaux à l'huile qui sortaient tout juste de la tourtière d'un vendeur ambulant sentaient bon l'ail et les oignons, mais le juge, aussi affamé fût-il, ne les apprécia pas. Le thé bouillant lui avait brûlé la langue, et l'abus de pouvoir de l'armée le préoccupait grandement. Il se dit avec tristesse que ce genre de problème ne se posait pas à la capitale où des règles très précises fixaient les limites exactes du pouvoir de chaque fonctionnaire, quel que soit son rang. Le caporal entra comme il finissait ses gâteaux à l'huile.

— Les soldats viennent de conduire le prisonnier à leur poste de garde, sur le quai, Votre Excellence.

Le juge Ti se leva aussitôt.

— Prends quatre hommes et suis-moi !

Sur le quai, une légère brise dissipait la brume. Le juge sentait sa robe lui coller aux épaules.

— C'est le temps idéal pour attraper un mauvais rhume, grommela-t-il.

Une sentinelle lourdement armée le fit entrer dans le hall du poste.

Au fond, un homme de haute taille, portant la cotte de mailles et le casque à pointe de la police militaire, était assis derrière un vulgaire bureau de bois blanc. Il était en train de remplir un formulaire officiel d'une écriture lente et laborieuse.

— Je suis le magistrat Ti, commença le juge. Je voudrais savoir...

Le juge s'interrompit brutalement. Le capitaine avait relevé la tête. Une horrible cicatrice blanche lui barrait le visage de la pommette gauche à la lèvre inférieure. Avant que le juge ne se fût remis de son trouble, le capitaine s'était levé. Il fit un bref salut militaire et dit d'une voix hachée :

— Ravi de vous voir, Votre Excellence. Je viens de terminer mon rapport.

Désignant un brancard recouvert d'une couverture dans un coin de la pièce, il ajouta :

— Voilà le cadavre ; le meurtrier est dans la pièce à côté. Vous désirez sans doute qu'on vous l'envoie directement à la prison du tribunal ?

— Oui, bien entendu, répondit le juge Ti avec quelque embarras.

— Parfait.

Le capitaine plia la feuille qu'il venait de remplir et la tendit au juge.

— Asseyez-vous, Votre Excellence. Si vous avez un instant à me consacrer, j'aimerais vous dire ce que je pense de cette affaire.

Le juge prit un siège et fit signe au capitaine de s'asseoir également. Lissant sa longue barbe, il pensa que les choses ne se présentaient pas du tout comme il l'avait imaginé.

— Eh bien, commença le capitaine, je connais les marais comme la paume de ma main. La sourde-muette qui vit dans la tour est une pauvre idiote inoffensive ; lorsque j'ai appris qu'on avait trouvé un homme assassiné chez elle, j'ai donc tout de suite pensé qu'il y avait eu agression et vol, et j'ai envoyé mes hommes fouiller le marais, de la tour au fleuve.

— Pourquoi cette zone précisément ? coupa le juge. L'agression aurait tout aussi bien pu se produire sur la route, n'est-ce pas ? Et le meurtrier ne cacher le corps dans la tour qu'ensuite ?

— Non, Votre Excellence. Notre casemate se trouve sur la route, à mi-chemin entre le quai et la vieille tour. Mes hommes surveillent toutes les allées et venues, toute la journée, comme

ils en ont reçu l'ordre. Et ce afin d'empêcher les espions coréens d'entrer ou de sortir de la ville, voyez-vous. Cette route est le seul moyen de traverser les marais. Le coin est plein d'embûches ; on risque à tout moment de s'enliser dans les sables mouvants et de se noyer. Lorsque mes hommes ont découvert le corps, il était encore chaud, nous en avons conclu qu'il avait été tué quelques heures avant l'aube. Dans la mesure où personne n'est passé devant la casemate, à part le garçon d'épicerie, nous en avons conclu aussi que le mort et son meurtrier étaient tous deux venus du nord. Un chemin à travers les roseaux mène de la tour à la berge du fleuve, et un individu familier avec la topographie des lieux pouvait fort bien échapper à la vigilance de mes hommes.

Le capitaine se lissa la moustache et ajouta :

— En évitant également les patrouilles fluviales, naturellement.

— Et vos hommes ont rattrapé le meurtrier au bord du fleuve ?

— Oui, Votre Excellence. Ils ont découvert un jeune pêcheur, du nom de Wang San-lang, caché dans sa petite barque au milieu des joncs, juste au nord de la tour. Il essayait de laver son pantalon taché de sang. Quand mes hommes l'ont arrêté, il a tenté de leur échapper en gagnant le milieu du fleuve à la godille. Les archers ont tiré quelques flèches dans la coque, et, avant de savoir ce qui lui arrivait, il était ramené sur la berge avec sa barque. Il affirma ne rien savoir d'un meurtre dans la tour, répéta qu'il allait apporter une grosse carpe à la sourde-muette et qu'il s'était mis du sang sur le pantalon en nettoyant ce poisson. Il attendait le lever du jour pour se rendre chez la jeune fille. Nous l'avons fouillé et voici ce que nous avons trouvé dans sa ceinture.

Le capitaine ouvrit un petit paquet sur son bureau et montra au juge trois belles pièces d'argent.

— Nous avons identifié le mort grâce aux cartes de visite que nous avons trouvées sur lui.

Il renversa le contenu d'une grande enveloppe sur la table. Outre quelques cartes de visite, il y avait deux clefs, de la menue

monnaie et un reçu de mise en gage. Désignant le reçu, le capitaine reprit :

— Ce bout de papier était par terre, à côté du corps. Il a dû tomber de sa veste. Le défunt est le prêteur sur gages Tchong, propriétaire d'une officine réputée, sise juste à côté de la porte Nord. Il est riche. Son passe-temps favori est la pêche. À mon avis, Tchong a rencontré Wang hier soir sur le quai et l'a engagé pour aller passer la nuit à pêcher sur le fleuve. Une fois parvenus dans la zone déserte, au nord de la tour, Wang a réussi à détourner l'attention du vieux et l'a tué. Il avait prévu de cacher le cadavre quelque part dans la tour – elle est à moitié en ruine, et la fille n'occupe que le premier étage –, mais celle-ci s'est réveillée et l'a surpris. Alors il s'est contenté de prendre l'argent et de s'enfuir. Ce n'est qu'une hypothèse, voyez-vous, car la fille ne vaut rien comme témoin. Mes hommes ont bien essayé d'en tirer quelque chose, mais elle s'est mise à griffonner des sottises à propos des esprits de la pluie et des gnomes noirs. Puis elle a eu une crise, s'est mise à rire et à pleurer tout à la fois. C'est une pauvre idiote inoffensive.

Le capitaine se leva, se dirigea vers le brancard et souleva la couverture.

— Voici le cadavre, dit-il.

Le juge Ti se pencha sur le défunt vêtu d'une simple robe brune. La poitrine était maculée de taches de sang séché et les manches étaient couvertes de boue. Le visage avait une expression paisible, mais était d'une laideur rare : long et maigre, avec un nez crochu légèrement tordu, et une bouche démesurée aux lèvres minces. Sa tête aux longs cheveux gris était nue.

— On ne peut pas dire qu'il s'agisse d'un personnage particulièrement séduisant, remarqua le capitaine. Bien que je sois le dernier à pouvoir me permettre ce genre de réflexion !

Une crispation déforma son visage mutilé. Il souleva les épaules du mort et montra au juge une grande tache rouge dans le dos.

— Il a été tué d'un coup de couteau par-derrière qui a dû pénétrer jusqu'au cœur. Il gisait sur le dos, juste à l'entrée de la chambre de la fille.



Le capitaine laissa retomber le cadavre.

— Répugnant personnage, ce pêcheur. Après avoir assassiné Tchong, il lui a ouvert le ventre et la poitrine. Je dis bien après l'avoir tué, car, comme vous le constatez, ces blessures n'ont pas saigné autant qu'on aurait pu s'y attendre. Ah oui, j'allais oublier, j'ai encore une chose à vous montrer !

Le capitaine ouvrit un tiroir du bureau et en sortit un paquet oblong enveloppé dans du papier huilé. Il l'ouvrit et tendit au juge un long couteau effilé en déclarant :

— Nous l'avons trouvé dans la barque de Wang, Votre Excellence. Il prétend s'en servir pour vider ses poissons. Il n'y avait pas de trace de sang dessus. Pourquoi y en aurait-il eu ? Il y avait bien assez d'eau dans le secteur pour qu'il puisse le nettoyer, une fois dans la barque ! Eh bien, voilà tout ce que je sais, Votre Excellence. Je pense que Wang ne tardera pas à avouer. Je connais ce genre de petits voyous. Ils commencent par tout nier en bloc, mais après un interrogatoire sévère, ils craquent et disent tout ce qu'ils savent. Quels sont vos ordres, Votre Excellence ?

— Je dois tout d'abord prévenir les proches, et leur faire identifier officiellement le défunt. En conséquence, je...

— Je m'en suis chargé, Votre Excellence. Tchong était veuf et ses deux fils vivent à la capitale. Le corps vient d'être identifié par monsieur Lin, l'associé de la victime, qui habitait avec lui.

— Vous avez fait de l'excellent travail, remarqua le juge. Demandez à vos hommes de remettre le prisonnier et la victime aux gardes qui m'ont accompagné. Je vous suis extrêmement reconnaissant de vos initiatives promptes et intelligentes, capitaine, ajouta le juge en se levant. La victime étant un civil, il vous suffisait de signaler le meurtre au tribunal et vous pouviez vous en tenir là. Vous avez fait davantage pour m'aider et...

Le capitaine leva la main pour interrompre le magistrat et répondit de son étrange voix morne :

— Ce fut un plaisir pour moi, Votre Excellence. Il se trouve que j'ai été sous les ordres du colonel Meng. Nous ferons toujours le maximum pour vous venir en aide, chacun de nous, à tout moment.

Le spasme qui tordit son visage difforme était probablement une tentative de sourire.

Le juge Ti retourna au poste de garde de la porte Nord. Il avait décidé d'y interroger le prisonnier sur-le-champ, et de se rendre ensuite sur les lieux du crime. S'il confiait les recherches au tribunal, des indices pouvaient fort bien disparaître ou passer inaperçus. L'affaire semblait d'une simplicité enfantine, mais justement, on ne savait jamais.

Le juge s'assit à l'unique table de la salle de garde et se plongea dans la lecture du rapport du capitaine. Il contenait à peine plus d'informations que ce que le soldat lui avait déjà dit. La victime s'appelait Tchong Fang et était âgée de cinquante-six ans ; Fauvette, la jeune fille, avait vingt ans et le pêcheur vingt-deux. Il posa sur la table les cartes de visite et le reçu de mise en gage. Les cartes indiquaient que monsieur Tchong était originaire du Chan-si. Le reçu de mise en gage portait le grand cachet rouge de l'officine de Tchong ; il attestait de la mise en gage, la veille, de quatre robes de brocart par une certaine madame Peï, en échange de trois pièces d'argent, remboursables en trois mois, au taux d'intérêt mensuel de cinq pour cent.

Le caporal entra, suivi de deux gardes qui portaient le brancard.

— Posez-le dans le coin, ordonna le juge. Que savez-vous de cette jeune sourde-muette qui habite dans la tour ? La police militaire ne m'a fourni que son nom, Fauvette.

— Oui, Votre Excellence. C'est ainsi qu'on l'appelle. Elle a été abandonnée tout enfant puis élevée par une vieille femme qui vendait des fruits à la porte de la ville. Elle lui a appris à tracer une douzaine de caractères et à s'exprimer sommairement avec les mains. À la mort de la vieille, il y a deux ans, la fille est allée vivre dans la tour pour échapper aux gamins des rues qui ne cessaient de l'embêter. Elle élève là-bas des canes dont elle vend les œufs. On l'a appelée Fauvette en manière de plaisanterie puisqu'elle est muette, et le surnom lui est resté.

— Parfait. Faites entrer le prisonnier.

Les gardes revinrent, flanquant un jeune homme robuste. Des cheveux en bataille mangeaient la moitié d'un visage bronzé

et renfrogné, au front bosselé. Sa veste et son pantalon bruns étaient grossièrement rapiécés par endroits. Une chaîne lui entravait les bras derrière le dos, formant une boucle autour de son coup large et nu. Les gardes le firent s'agenouiller devant le juge.

Le magistrat observa un moment le garçon en silence, sans savoir par où commencer l'interrogatoire. On n'entendait que le bruit de la pluie au-dehors et la respiration rauque du prisonnier. Le juge sortit les trois pièces d'argent de sa manche.

— Où les as-tu trouvées ?

Le jeune pêcheur marmonna quelque chose dans un dialecte étranger que le juge eut du mal à comprendre. L'un des gardes lui donna aussitôt un coup de pied et lui ordonna de parler plus fort.

— C'est mes économies, pour m'acheter un vrai bateau.

— Quand as-tu rencontré monsieur Tchong pour la première fois ?

Le garçon lança une bordée de jurons obscènes. Il fut interrompu par le coup derrière la tête que lui donna un des gardes avec le plat de son épée. Wang secoua la tête et déclara d'un ton morne :

— Je ne le connaissais que de vue ; il traînait souvent sur le quai.

Après quoi il ajouta d'un air mauvais :

— Si je l'avais rencontré, je l'aurais tué, ce sale cochon, ce voleur...

— Tu as mis quelque chose en gage chez lui ? demanda vivement le juge.

— Vous croyez que j'ai quelque chose à mettre en gage ?

— Alors pourquoi le traites-tu de voleur ?

Posant ses petits yeux injectés de sang sur le juge qui crut y apercevoir une lueur sournoise, il répliqua sombrement en baissant de nouveau la tête :

— Parce que tous les prêteurs sur gages sont des voleurs.

— Qu'as-tu fait la nuit dernière ?

— Je l'ai déjà dit aux soldats. J'ai avalé un bol de nouilles sur le quai et j'ai remonté le fleuve. Après une pêche plutôt bonne, j'ai amarré la barque sur la rive, au nord de la tour, et j'ai fait un

petit somme. Je voulais apporter du poisson à Fauvette au lever du jour.

La façon dont le garçon prononça le prénom de la jeune fille frappa le juge Ti.

— Tu nies avoir tué le prêteur sur gages, dit-il lentement. Comme à part toi il n'y avait que la fille dans les environs, c'est donc elle qui l'a tué.

Wang s'élança brusquement sur le juge. Il avait été si vif que les gardes ne purent le retenir qu'à la dernière seconde. Il les bourra de coups de pied avant de s'effondrer sur le dos dans un fracas de chaînes.

— Espèce de chien de fonctionnaire, vous... ! s'écria le jeune homme en essayant de se relever.

Le caporal lui envoya un violent coup de pied dans la figure qui le fit brutalement retomber par terre avec un bruit sourd. Il gisait sans connaissance, la bouche en sang.

Le juge se leva et se pencha sur le corps inanimé.

— Ne maltraitez jamais un prisonnier sans en avoir reçu l'ordre, fit-il sévèrement remarquer au caporal. Ranimez-le et reconduisez-le dans sa cellule. Je l'interrogerai à l'audience de midi. Faites porter le corps de la victime au tribunal, caporal. Allez voir le sergent Hong et remettez-lui ce rapport du capitaine de la police militaire. Dites-lui que je rentrerai au tribunal dès que j'aurai fini d'interroger les quelques témoins.

Le juge jeta un coup d'œil par la fenêtre. Il pleuvait toujours.

— Allez me chercher une toile huilée !

Avant de sortir, le juge se couvrit la tête et les épaules du morceau de tissu imperméable et sauta sur la selle de son cheval de location. Il longea le quai au pas et prit la route qui traversait les marais.

La brume s'était un peu dissipée, et le juge contemplait avec curiosité la surface verte et désolée des marécages qui s'étendaient de part et d'autre de la route. De minces ruisseaux serpentaient à travers les roseaux, s'élargissant par endroits jusqu'à former des mares qui luisaient sombrement dans la lumière grise. Une bande de petits oiseaux aquatiques s'envola soudain en poussant des cris perçants qui résonnèrent de manière inquiétante dans le marais désert. Les eaux

commençaient à baisser après les pluies torrentielles de la nuit ; la route était sèche à présent, mais l'eau en se retirant avait déposé de grandes traînées de lentilles d'eau. La sentinelle en faction à la casemate arrêta le juge, le temps de prendre connaissance de son identité, puis le laissa passer.

L'ancienne tour de guet était un bâtiment carré, délabré, de quatre étages, construit sur de gros rochers grossièrement taillés. Les volets des fenêtres voûtées avaient été arrachés et le toit du dernier étage s'était effondré. Deux grosses corneilles noires étaient perchées sur une poutre.

En approchant de la bâtisse, un bruyant cancanement lui parvint aux oreilles. Une douzaine de canards se pressaient au bord d'une mare boueuse, au pied de la tour. Comme le juge descendait de cheval et attachait les rênes à un pilier de pierre couvert de mousse, les canards se jetèrent à l'eau comme pour marquer leur désapprobation.

Le rez-de-chaussée de la tour consistait en une pièce voûtée, basse et obscure, totalement vide à l'exception de quelques vieux meubles abîmés entassés dans un coin. Un escalier branlant et étroit menait à l'étage supérieur. Le juge s'y engagea, en se retenant de la main gauche au mur humide et moisi, car la rampe avait disparu.

Comme il pénétrait dans la pièce plongée dans la pénombre, quelque chose remua sous les chiffons entassés sur un misérable grabat, faiblement éclairé par une fenêtre voûtée. Des sons rauques s'élevèrent de sous une couverture sale et rapiécée. Un rapide coup d'œil lui suffit pour faire l'inventaire du mobilier : une vieille table sur laquelle était posée une théière, et un banc de bambou contre le mur latéral. Dans le coin de la pièce, un fourneau de brique sur lequel se trouvait une grande casserole ; au pied du fourneau, un panier de rotin rempli de charbon de bois. Une odeur de moisi et de sueur rance régnait dans la pièce.

La couverture s'écarta brusquement. Une jeune fille à demi nue, aux longs cheveux emmêlés, sauta à bas de la couche. Après avoir rapidement examiné le juge Ti, elle émit de nouveau ce curieux son guttural et se précipita vers le coin le plus reculé

de la pièce, où elle tomba à genoux en tremblant de tous ses membres.

Le juge comprit alors qu'il ne devait pas avoir l'air particulièrement rassurant. Sortant vivement de sa botte ses papiers d'identité, il les déplia et s'approcha de la jeune fille en désignant le grand sceau vermillon du tribunal, puis il se montra du doigt.

Elle sembla comprendre, car elle se releva et posa sur le magistrat de grands yeux de petit animal effarouché. Elle portait pour tout vêtement une jupe en haillons, retenue à la taille par un morceau de ficelle. Son corps était beau et sculptural, et sa peau étonnamment blanche. Son visage rond, souillé de crasse, n'était pas dénué de charme. Le juge Ti approcha le banc de la table et s'assit. Sentant qu'il était indispensable de rassurer la jeune fille avec un geste familier, il prit la théière et y but au bec, à la manière des paysans.

La fille s'avança vers la table, cracha dessus et traça de son index quelques caractères maladroits.

« Wang ne l'a pas tué », déchiffra le juge.

Le magistrat hocha la tête, puis il renversa un peu de thé sur la table et fit signe à la jeune fille de la nettoyer. Elle alla docilement vers le lit où elle prit un chiffon et revint essuyer la table avec une précipitation fiévreuse. Le juge Ti se dirigea vers le fourneau où il choisit quelques morceaux de charbon de bois. De retour à sa place, il écrivit sur la table : « Qui l'a tué ? »

La jeune fille frissonna de tout son corps. Prenant un autre morceau de charbon, elle écrivit à son tour : « Les méchants gnomes noirs. » Montrant avec excitation ces mots, elle griffonna encore précipitamment : « Les méchants gnomes ont changé le bon esprit de la pluie. »

« Tu as vu les gnomes noirs ? » écrivit le juge.

La sourde-muette secoua énergiquement sa tête échevelée. Elle indiqua plusieurs fois du doigt le mot « noirs » puis ses propres yeux fermés et secoua de nouveau la tête. Le juge poussa un soupir.

« Tu connais monsieur Tchong ? » écrivit-il.

Elle contempla les nouveaux caractères d'un air perplexe, un doigt à la bouche. Le juge comprit alors qu'elle ne connaissait

pas le caractère compliqué du nom de Tchong. Il l'effaça et le remplaça par « vieil homme ».

Elle secoua encore une fois la tête et traça des cercles autour des mots « vieil homme », d'un air dégoûté, avant d'écrire : « Trop de sang. Bon esprit de la pluie ne viendra plus. Plus d'argent pour le bateau de Wang. » Des larmes coulèrent sur ses joues sales comme elle écrivait d'une main tremblante : « Bon esprit de la pluie dort toujours avec moi », et elle montra sa couche.

Le juge Ti lui jeta un regard interrogateur. Il savait que les esprits de la pluie jouaient un très grand rôle dans le folklore local ; il n'y avait donc rien d'étonnant à ce qu'ils occupassent à ce point les rêves et les délires de cette fillette qui n'était plus une enfant. Par ailleurs, elle avait fait allusion aux pièces d'argent. « À quoi ressemble l'esprit de la pluie ? »



### ELLE TOMBA À GENOUX EN TREMBLANT

Son visage rond s'éclaira. « Grand, beau, gentil. » Elle entoura chaque mot, puis jeta le charbon de bois sur la table et, serrant ses seins nus entre ses bras, elle se mit à rire avec transport.

Le juge détourna le regard. Lorsqu'il reposa les yeux sur elle, elle avait laissé retomber ses mains et regardait fixement droit devant elle. Quand soudain son expression changea de nouveau. D'un geste vif, elle montra la fenêtre voûtée et fit des bruits étranges. Le juge se retourna. Un arc-en-ciel venait de colorer légèrement le ciel de plomb. Elle le contempla avec une joie enfantine, bouche bée. Le juge prit alors le charbon de bois pour lui poser une dernière question : « Quand vient l'esprit de la pluie ? »

Elle fixa un bon moment les mots, se passant les doigts dans ses longs cheveux sales d'un air absent. Enfin, elle se pencha sur la table et écrivit : « Nuit noire et beaucoup de pluie. » Et elle entourra les mots « noire » et « pluie » en ajoutant : « C'est le passager de la pluie. »

Elle s'enfouit brusquement le visage dans les mains et se mit à sangloter convulsivement. Ses hoquets se mêlèrent au nasillement sonore des canards, au pied de la tour. Réalisant qu'elle ne pouvait entendre les volatiles, le juge se leva et posa la main sur son épaule nue. Lorsqu'elle leva ses grands yeux vers lui, il fut frappé par leur éclat de sauvagerie et de légère démente. Il dessina prestement un canard sur la table et traça à côté le mot « faim ». Portant vivement les mains à sa bouche, elle courut vers le fourneau. Le juge Ti examina les dalles devant l'entrée et découvrit un espace propre sur le sol crasseux et poussiéreux. Apparemment, c'est là qu'avait dû se trouver le cadavre puisque les militaires avaient balayé le sol à cet endroit. Il se rappela non sans quelques remords les pensées peu aimables qu'il avait eues à leur égard.

Les coups secs d'un tranchoir le firent se retourner. La jeune fille était en train de couper des gâteaux de riz rassis sur une planche de fortune. Le juge la regarda avec inquiétude manier adroitement le grand couteau de cuisine. Puis elle planta brutalement le long couteau effilé dans la planche et versa les morceaux de gâteaux de riz dans la casserole placée sur le fourneau en souriant gaiement au juge par-dessus son épaule. Il lui fit un petit signe de tête et quitta la pièce.



La pluie avait cessé, une brume légère s'amassait au-dessus des marais. Tout en dénouant les rênes, le juge dit aux bruyants volatiles :

— Ne vous inquiétez pas, vous allez avoir à manger !

Le juge mit son cheval au pas. La brume venait du fleuve. Des nuages aux formes étranges flottaient au-dessus des roseaux élancés, se défaisant çà et là en longues traînées qui évoquaient les tentacules de quelque monstre marin. Il regretta d'être si peu au fait des superstitions ancestrales profondément ancrées dans la population de cette région. En nombre d'endroits, les gens vénéraient encore la divinité du fleuve, et les paysans comme les pêcheurs lui déposaient des offrandes au bord de l'eau. De toute évidence, ces croyances s'étaient imprimées dans l'esprit fragile de la sourde-muette, continuellement ballottée entre la réalité et la fiction, incapable de maîtriser les élans de son corps en plein épanouissement. Le juge Ti lança son cheval au galop.

De retour à la porte Nord, il demanda au caporal de le conduire chez le prêteur sur gages. En arrivant devant la grande officine, à l'air prospère, le caporal expliqua que la demeure particulière de Tchong se trouvait juste derrière la boutique et indiqua au juge la petite allée menant directement à l'entrée principale. Après avoir pris congé du caporal, le juge Ti frappa à la porte laquée de noir.

Un homme grand et mince, en élégante robe brune à ceinture et galons noirs, lui ouvrit. Gratifiant d'un rapide coup d'œil ce visiteur barbu trempé de la tête aux pieds, il déclara :

— Vous cherchez la boutique, je suppose. Je vous y conduis, j'y allais justement.

— Je suis le magistrat, répondit le juge avec impatience. Je rentre à l'instant des marais ; je suis allé voir les lieux où votre associé a été assassiné. Entrons, je voudrais vous remettre ce que l'on a trouvé sur la victime.

Monsieur Lin salua profondément le magistrat et conduisit son hôte distingué dans un petit salon, exigu mais confortable, meublé sans originalité. Il fit cérémonieusement asseoir le juge sur un large banc au fond de la pièce. Tandis que Lin demandait au domestique d'apporter du thé et des gâteaux, le juge examina

avec curiosité la grande volière au grillage de cuivre, posée sur une console. Une douzaine d'oiseaux de rizières voletaient en tous sens dans la cage.

— C'était une des passions de mon associé, remarqua monsieur Lin avec un sourire indulgent. Il adorait les oiseaux et s'en occupait personnellement.

Avec sa barbiche bien taillée et sa petite moustache grise, monsieur Lin présentait tout d'abord la physionomie typique du petit boutiquier. Mais, à le regarder plus attentivement, les profondes rides autour d'une bouche fine et les grands yeux sombres dénotaient un individu à la personnalité moins ordinaire. Le juge Ti reposa sa tasse de thé et exprima selon l'usage sa sympathie pour la perte que venait d'éprouver la firme commerciale. Puis il sortit l'enveloppe de sa manche et en laissa glisser les cartes de visite, la monnaie, le reçu de mise en gage et les deux clefs.

— C'est tout ce que l'on a trouvé, monsieur Lin. Votre associé avait-il l'habitude d'avoir beaucoup d'argent sur lui ?

Lin fixa en silence les quelques objets tout en se caressant la barbiche.

— Non, Votre Excellence. S'étant retiré des affaires depuis deux ans, il n'avait aucun besoin de se déplacer avec d'importantes sommes d'argent. Mais il n'avait certainement pas que ces quelques sapèques sur lui quand il est parti hier soir.

— Quelle heure était-il ?

— Huit heures environ, Votre Excellence, après que nous avons eu dîné ensemble ici en bas. Il voulait aller faire un tour sur le quai, à ce qu'il a dit.

— Cela lui arrivait-il souvent ?

— Oh oui, Votre Excellence ! Il a toujours été un homme très solitaire et, depuis la mort de son épouse, il y a deux ans de cela, il partait faire de longues promenades presque tous les soirs et toujours seul. Il se faisait systématiquement servir ses repas dans sa petite bibliothèque, au premier, malgré ma présence dans l'aile gauche de cette même maison. Hier soir, toutefois, comme nous avions à discuter affaires, il est descendu dîner en ma compagnie.

— Vous avez de la famille, monsieur Lin ?

— Non, Votre Excellence. Je n'ai jamais eu le temps de fonder un foyer ! Mon associé avait fourni le capital, mais le travail à l'officine m'incombait principalement. Et depuis qu'il était à la retraite, il n'y mettait pratiquement plus les pieds.

— Je vois. Revenons à hier soir. Monsieur Tchong vous a-t-il dit quand il serait de retour ?

— Non, Votre Excellence. Le domestique avait reçu une bonne fois pour toutes l'ordre de ne pas attendre son retour. Mon associé était un pêcheur des plus mordus, voyez-vous. Si le temps lui semblait propice à une bonne pêche, il louait un bateau sur le quai et passait la nuit sur le fleuve.

Le juge hocha lentement la tête.

— La police militaire a dû vous dire qu'un jeune pêcheur du nom de Wang San-lang avait été arrêté. Votre associé lui louait-il souvent sa barque ?

— Je ne peux répondre à votre question, Votre Excellence. Il y a des dizaines de pêcheurs sur le quai prêts à se faire quelques sapèques de plus en louant leurs barques. Mais si mon associé a loué celle de Wang, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ait eu des ennuis : Wang est un jeune voyou très violent. Je le connais bien ; étant moi-même pêcheur à l'occasion, je sais ce que l'on dit de lui. C'est quelqu'un de peu sociable, assurément.

Lin poussa un soupir.

— J'aurais bien aimé aller pêcher aussi souvent que monsieur Tchong, mais je n'en avais pas autant le loisir... Eh bien, c'est très aimable à vous de m'avoir rapporté ces clefs, Votre Excellence. Encore heureux que Wang ne s'en soit pas débarrassé ! La grande est celle de la bibliothèque du défunt, l'autre celle du coffre où il rangeait ses papiers importants.

Monsieur Lin tendit la main pour prendre les clefs, mais le juge Ti s'en saisit prestement et les glissa dans sa manche.

— Pendant que j'y suis, monsieur Lin, déclara-t-il, je vais en profiter pour aller jeter un coup d'œil aux papiers de monsieur Tchong. Il s'agit d'un meurtre et jusqu'à la découverte du coupable, tous les papiers de la victime sont à la disposition des autorités, au cas où il serait possible d'y découvrir des indices. Conduisez-moi à la bibliothèque, je vous prie.

— Mais certainement, Votre Excellence.

Après avoir pris le grand escalier qui menait au premier étage, Lin désigna une porte au fond d'un couloir. Le juge l'ouvrit avec la plus grande des deux clefs.

— Je vous remercie infiniment, monsieur Lin. Je vous rejoins en bas dans un instant.

Le juge pénétra dans la petite pièce, referma la porte derrière lui et alla ouvrir en grand la large fenêtre basse. Les toits des maisons environnantes luisaient dans la brume grise. Puis il alla s'asseoir dans le profond fauteuil disposé devant le bureau en bois de rose, face à la fenêtre. Après un rapide coup d'œil sur le coffre en fer posé auprès de son siège, il s'enfonça dans son fauteuil et examina pensivement le décor alentour. La petite bibliothèque, meublée avec goût et simplicité, était parfaitement en ordre. Deux rouleaux représentant des paysages étaient accrochés aux murs blancs, et un élégant vase de porcelaine blanche contenant quelques roses presque fanées était posé sur la console d'ébène massive. Des livres aux couvertures de brocart étaient parfaitement rangés sur les étagères en bambou tacheté.

Croisant les bras, le juge se demanda quel rapport il pouvait bien y avoir entre cette bibliothèque aménagée avec goût, qui ressemblait plus à celle d'un érudit raffiné qu'à celle d'un prêteur sur gages, et la pièce triste et sombre de l'ancienne tour de guet, où tout sentait la décomposition, la désolation et la pauvreté extrême. Il secoua la tête au bout d'un moment et se pencha en avant pour ouvrir le coffre.

Son contenu ne déparait en rien l'ordre méticuleux de la pièce : des laisses de documents, toutes attachées par un ruban vert et portant une étiquette identificatrice. Le juge sortit les dossiers marqués « Correspondance personnelle » et « Recettes et dépenses ». Le premier ne contenait que des lettres sans intérêt concernant des investissements, ainsi que quelques autres de ses enfants, portant essentiellement sur les affaires familiales, au sujet desquelles ils demandaient conseil à leur père. En parcourant le second dossier, le juge Ti s'aperçut très vite que le défunt avait mené une vie d'une parcimonie qui confinait à l'austérité. Quand brusquement il fronça les sourcils.

Il venait de tomber sur un reçu rose, portant le cachet d'une maison de rendez-vous et daté d'un an et demi plus tôt. Feuilletant hâtivement le reste du dossier, il découvrit une demi-douzaine de reçus similaires, dont le dernier remontait à six mois. Apparemment, monsieur Tchong avait espéré, après la mort de son épouse, trouver un réconfort dans l'amour vénal, mais n'avait pas tardé à revenir de son illusion. Poussant un soupir, il ouvrit la grande enveloppe qui se trouvait au fond du coffre. Elle portait l'inscription : « Dernières volontés et testament ». Daté d'un an auparavant, le document attestait que les biens fonciers de monsieur Tchong, qui formaient un ensemble considérable, reviendraient à ses deux fils, ainsi que les deux tiers de son capital. Le dernier tiers et l'officine seraient légués à monsieur Lin, « en témoignage de reconnaissance pour ses bons et loyaux services ».

Le juge remit les papiers à leur place. Il se leva pour aller regarder les livres. À part deux dictionnaires fatigués, il n'y avait que des ouvrages poétiques, les œuvres complètes des poètes lyriques les plus représentatifs du passé. Il ouvrit l'un des volumes. Chaque mot difficile avait été annoté à l'encre rouge d'une écriture plutôt maladroite. Hochant lentement la tête, il replaça le livre sur l'étagère. Il commençait à comprendre. Monsieur Tchong avait embrassé une carrière, celle de prêteur sur gages, qui ne lui avait laissé aucune latitude pour développer sa sensibilité personnelle. Quant à sa laideur, elle rendait inenvisageable quelque attachement sentimental. Pourtant, au fond de lui-même, c'était un romantique, aspirant à une vie moins prosaïque, mais très timoré et réservé quant à ses penchants. En tant que commerçant, il n'avait bien sûr reçu qu'une éducation rudimentaire ; il s'était donc efforcé d'élargir le champ de ses connaissances littéraires en lisant la poésie ancienne avec l'aide d'un dictionnaire, dans le secret de sa petite bibliothèque.

Le juge Ti se rassit et sortit son éventail de sa manche. Tout en l'agitant énergiquement, il concentra toute son attention sur ce curieux prêteur sur gages. La seule indication que les gens pouvaient avoir sur la nature sensible de cet homme était son amour des oiseaux, que manifestait sa volière. Le juge se leva

enfin. Il était sur le point de remettre l'éventail dans sa manche, lorsqu'il se ravisa brusquement. Après avoir fixé un instant l'objet d'un air absent, il le posa sur le bureau. Jetant un dernier coup d'œil circulaire à la pièce, il redescendit au rez-de-chaussée.

Comme son hôte lui offrait une nouvelle tasse de thé, le juge refusa d'un geste et, lui tendant les deux clefs, déclara :

— Il faut que je rentre au tribunal. Je n'ai rien trouvé dans les papiers de votre associé qui puisse laisser croire qu'il ait eu quelque ennemi ; en conséquence, je pense que ce meurtre n'est autre que ce qu'il paraît au premier abord : un crime crapuleux. Aux yeux d'un pauvre, trois pièces d'argent représentent une fortune. Qu'ont donc ces oiseaux à voleter ainsi ? demanda-t-il en s'approchant de la cage. Ah ! leur eau n'est pas propre. Vous devriez dire au domestique de la changer, monsieur Lin.

Lin marmonna quelque chose et frappa dans ses mains, tandis que le juge Ti fouillait dans sa manche.

— Oh, quel étourdi ! s'exclama-t-il. J'ai oublié mon éventail là-haut, sur le bureau. Pourriez-vous aller me le chercher, monsieur Lin ?

Au moment où celui-ci disparaissait vers l'escalier, le vieux domestique entra. Comme le juge Ti lui expliquait qu'il fallait changer tous les jours l'eau des oiseaux, le vieillard répondit en secouant la tête :

— C'est exactement ce que j'ai dit à monsieur Lin, mais il ne m'a pas écouté. Les oiseaux ne l'intéressent pas. Mon maître en revanche, il les aimait, lui...

— Oui, monsieur Lin m'a confié avoir eu quelques mots avec votre maître hier soir au sujet de ces oiseaux.

— En effet, Votre Excellence, ils se sont emportés tous les deux. De quoi s'agissait-il exactement ? Mystère ! Je n'ai saisi que quelques phrases à propos des oiseaux en apportant le riz.

— Cela n'a aucune importance, s'empressa de répondre le juge Ti en entendant redescendre monsieur Lin. Eh bien, monsieur Lin, je vous remercie pour le thé. Présentez-vous au greffe dans, disons, une heure, avec les documents les plus importants concernant les possessions de votre associé. Le

premier secrétaire vous aidera à remplir les papiers administratifs et enregistrera le testament de monsieur Tchong.

Lin remercia chaleureusement le magistrat et le raccompagna à la porte.

Après avoir demandé aux gardes en faction à l'entrée du tribunal de reconduire son cheval chez le forgeron, le juge Ti se rendit directement dans ses appartements particuliers. Le vieil intendant l'informa que le sergent Hong l'attendait dans son cabinet.

— Préviens le domestique que je désire prendre un bain immédiatement.

Dans le vestiaire au sol carrelé, contigu à la salle de bains, le magistrat se débarrassa vivement de sa robe trempée de pluie et de sueur. Il se sentait sale, aussi bien physiquement que moralement. Le domestique l'aspergea d'eau froide et lui frotta le dos avec vigueur. Mais ce ne fut qu'après avoir passé un long moment dans le bassin d'eau chaude que le juge commença à se sentir un peu mieux. Ensuite, il se fit masser les épaules et, une fois séché, il enfila une robe fraîche de coton bleu et se coiffa d'un bonnet de fine gaze noire. Ainsi vêtu, il se dirigea vers les appartements de ses épouses.

Comme il s'apprêtait à entrer dans le jardin d'hiver, pièce où ses épouses passaient en général la matinée, il s'arrêta un instant, ému par le tableau serein qu'elles offraient. Ses deux épouses, en robes de soie à fleurs, étaient assises en compagnie de mademoiselle Tsao à la table de laque rouge, face aux portes coulissantes ouvertes en grand. Le jardin de rocaille clos de murs, planté de fougères et de hauts bambous bruissants, dégageait une impression de bienfaisante fraîcheur. C'était un domaine réservé, sorte de havre de paix et refuge contre la violence et la cruauté du monde extérieur, contre la déchéance repoussante qui représentait le lot quotidien de sa vie professionnelle. Il prit à ce moment la ferme résolution de préserver à jamais l'harmonie de sa vie de famille.

Sa Première Épouse posa son ouvrage de broderie et se porta vivement à sa rencontre.

— Nous vous avons attendu près d'une heure pour le petit déjeuner ! lui reprocha-t-elle.

— Je suis désolé. Il y a eu un problème à la porte Nord, dont j'ai eu à m'occuper sur-le-champ. À présent il faut que j'aille au greffe, mais je vous rejoindrai pour le riz de midi.

Comme elle le raccompagnait à la porte, et le saluait respectueusement, il lui dit à voix basse :

— À propos, j'ai décidé de suivre vos conseils pour ce dont nous avons discuté hier soir. Prenez, je vous prie, les dispositions nécessaires.

La jeune femme le salua de nouveau en souriant, et le magistrat disparut dans le corridor qui menait au greffe.

Le sergent Hong l'attendait dans son cabinet particulier. Le vieux conseiller se leva pour l'accueillir et lui souhaita le bonjour. Brandissant les feuillets qu'il tenait à la main, il s'exclama :

— J'ai été bien soulagé de voir arriver ce rapport, Votre Excellence, car votre longue absence commençait à nous inquiéter ! J'ai fait enfermer le prisonnier et déposer le corps à la morgue. Après que je l'ai eu examiné avec le contrôleur des décès, vos deux lieutenants, Ma Jong et Tsiao Taï, sont partis à cheval à la porte Nord pour voir si vous n'aviez pas besoin d'eux.

Le juge Ti prit place à son bureau. Considérant du coin de l'œil la pile de dossiers, il demanda :

— Y a-t-il quelque chose d'important dans tout ce qui vient d'arriver, Hong ?

— Non, Votre Excellence. Rien que des affaires courantes.

— Parfait, nous allons donc consacrer l'audience de midi au meurtre du prêteur sur gages, Tchong.

Le sergent Hong hocha la tête d'un air satisfait.

— D'après le rapport du capitaine, l'affaire m'a l'air limpide, Votre Excellence. Et puisque le suspect numéro un est sous les verrous...

Le juge Ti secoua la tête.

— Non, Hong, je ne dirais pas que c'est une affaire limpide. Mais grâce aux promptes initiatives de la police militaire, et grâce aussi à l'heureux hasard qui m'a transporté au cœur du problème, je commence à y voir un peu plus clair.



Il frappa dans ses mains. Quand le chef des sbires fut entré et eut salué le magistrat, ce dernier lui ordonna de lui amener le prisonnier Wang.

— Je sais bien, Hong, qu'un juge n'est censé interroger un accusé que publiquement, à l'audience. Mais il ne s'agit pas d'un véritable interrogatoire ; plutôt d'une conversation d'ordre général, pour ma gouverne.

Le sergent Hong eut l'air sceptique, mais le juge s'en tint là et entreprit de feuilleter le premier dossier de la pile. Il releva les yeux en entendant entrer le chef des sbires et le prisonnier. On lui avait ôté ses chaînes, mais son visage tanné était toujours aussi rébarbatif. Le chef des sbires le fit mettre à genoux et se plaça derrière lui, le fouet à la main.

— Ta présence n'est pas nécessaire, lui dit sèchement le juge.

Le chef des sbires jeta un coup d'œil embarrassé au sergent Hong.

— Il est très violent, Votre Excellence, commença-t-il avec quelque hésitation. Il pourrait...

— Tu m'as entendu ! répliqua le juge.

Après le départ du chef des sbires, interloqué, le juge Ti se renversa dans son fauteuil et demanda au jeune pêcheur sur le ton de la conversation ordinaire :

— Depuis quand vis-tu au bord de l'eau, Wang ?

— Depuis toujours, autant que je me souviene, maugréa le garçon.

— C'est une drôle de région, fit lentement remarquer le juge à l'adresse du sergent Hong. Ce matin, en traversant le marais à cheval, j'ai vu passer des nuages aux formes étranges et des lambeaux de brume qui avaient l'air de tendre leurs longs bras hors de l'eau, comme pour...

Le jeune homme avait écouté le juge avec une attention extrême.

— Mieux vaut ne pas parler de tout ça ! fit-il en coupant la parole au magistrat.

— Oui, tu connais bien ce monde, Wang. Les nuits d'orage, il doit s'en passer bien plus que nous autres, habitants des villes, pouvons l'imaginer.

Wang hocha énergiquement la tête.

— J'ai vu beaucoup de choses, dit-il à voix basse, de mes propres yeux. Toutes sortaient de l'eau. Certaines vous font du mal, d'autres vous sauvent de la noyade ; mais, de toute façon, il vaut mieux s'en tenir à l'écart.

— Exactement ! Pourtant tu as osé t'en mêler, Wang, et tu vois où ça t'a mené ! Tu as été arrêté, battu et maintenant te voilà prisonnier et accusé d'un meurtre !

— Je vous ai dit que je ne l'avais pas tué !

— Oui, mais sais-tu qui ou ce qui l'a tué ? Tu l'as pourtant frappé, une fois mort, à plusieurs reprises...

— J'ai vu rouge... murmura Wang. Si je l'avais su plus tôt, je lui aurais coupé la gorge. Je le connaissais de vue, le rat, le...

— Tiens ta langue ! repartit le juge d'un ton sec. Tu t'es acharné sur un cadavre, et il n'y a rien de plus vil ni de plus lâche ! Cependant, reprit le juge plus calmement, puisque en dépit de ta rage aveugle tu as réussi à épargner Fauvette, je suis prêt à te pardonner ton acte. Depuis quand es-tu avec elle ?

— Un an. Elle est douce, et intelligente aussi. Je ne crois pas qu'elle soit demeurée ! Elle sait écrire plus de cent caractères, et moi je n'en lis qu'une douzaine environ.

Le juge Ti sortit de sa manche les trois pièces d'argent et les posa sur le bureau.

— Prends cet argent, il est à elle, aussi bien qu'à toi. Achète-toi une barque et épouse-la. Elle a besoin de toi, Wang.

Le jeune homme s'empara des pièces et les glissa dans sa ceinture.

— Tu vas devoir retourner en prison pour quelques heures, reprit le juge, car je ne pourrai te libérer que lorsque tu auras été lavé de tout soupçon. Alors je te remettrai en liberté. Tâche d'apprendre à te maîtriser, Wang !

Le juge frappa dans ses mains. Le chef des sbires surgit aussitôt. Il avait attendu devant la porte, prêt à intervenir au premier incident.

— Reconduis le prisonnier dans sa cellule et va me chercher monsieur Lin. Tu le trouveras au greffe.

Le sergent Hong, qui avait assisté à toute la scène avec un étonnement croissant, se hasarda à demander d'un air perplexe :

— De quoi parliez-vous avec ce jeune homme, Votre Excellence ? Je n'ai pas saisi un traître mot. Vous avez réellement l'intention de le remettre en liberté ?

Le juge Ti se leva et se dirigea vers la fenêtre. Contemplant la cour lugubre sous la pluie, il dit :

— Il recommence à pleuvoir ! De quoi je parlais, Hong ? Je voulais simplement savoir si Wang croyait à ces étranges superstitions. Un de ces jours, Hong, tu iras faire un tour à la bibliothèque du tribunal pour voir si tu n'y trouverais pas un ouvrage sur le folklore local.

— Mais vous ne croyez pas à ces fadaises, Votre Excellence ?

— Non, du moins pas à toutes. Mais j'estime que je devrais m'y intéresser, car ces croyances jouent un grand rôle dans la vie quotidienne des petites gens de ce district. Sers-moi une tasse de thé, veux-tu ?

Pendant que le sergent préparait le thé, le juge Ti retourna s'asseoir et se plongea dans la lecture des documents posés sur son bureau. Il terminait sa seconde tasse de thé lorsqu'on frappa à la porte. Le chef des sbires introduisit monsieur Lin et se retira discrètement.

— Asseyez-vous, monsieur Lin ! dit le juge d'un ton affable. J'imagine que mon premier secrétaire vous a fourni tous les renseignements dont vous aviez besoin ?

— Oui, en effet, Votre Excellence. Nous étions justement en train de vérifier sur le registre quels étaient les biens fonciers de monsieur Tchong et...

— D'après le testament rédigé il y a un an, intervint le juge, monsieur Tchong léguait toutes les terres à ses deux fils ainsi que les deux tiers de son capital, comme vous le savez. Il vous laissait le troisième tiers ainsi que le fonds de commerce. Avez-vous l'intention de prendre la suite de ses affaires ?

— Non, Votre Excellence, répondit monsieur Lin avec un fin sourire. Il y a plus de trente ans que je travaille dans cette officine, du matin au soir. Je vais la vendre et vivre sur les intérêts de mon capital.

— Très bien. Mais si monsieur Tchong avait fait un autre testament ? Avec une nouvelle clause, stipulant qu'il ne vous laissait plus que la boutique ?

Comme monsieur Lin blâmait, il s'empessa de poursuivre :

— C'est une affaire prospère, mais vous seriez obligé d'attendre quatre ou cinq ans pour réunir les fonds nécessaires à votre départ. Et vous n'êtes plus tout jeune, monsieur Lin...

— Impossible ! Comment... comment aurait-il pu... bégaya-t-il. Avez-vous découvert un nouveau testament dans son coffre ? demanda-t-il d'une voix plus assurée.

Au lieu de répondre à cette question, le juge Ti déclara froidement :

— Votre associé avait une maîtresse, monsieur Lin. L'amour de cette femme a fini par compter plus que tout dans sa vie.

Lin bondit sur ses pieds.

— Voulez-vous dire que ce vieux fou a légué toute sa fortune à cette salope de sourde-muette ?

— Oui, vous savez tout de cette histoire, monsieur Lin ; depuis hier soir, lorsque votre associé vous a mis au courant. Vous vous êtes disputés violemment. Non, inutile de nier ! Votre domestique a surpris votre discussion et il en témoignera devant le tribunal.

Lin se rassit. Il essuya son front moite. Puis il avoua d'une voix plus calme :

— Oui, Votre Excellence, je reconnais m'être mis très en colère lorsque mon associé m'a appris hier soir qu'il aimait cette fille. Il voulait partir avec elle et l'épouser. J'ai essayé de lui faire comprendre combien ce serait extravagant, mais il m'a répondu de m'occuper de mes affaires et il a quitté la maison de fort méchante humeur. Je ne pouvais pas me douter qu'il irait à la tour. Tout le monde sait que le jeune voyou, Wang, a la folle pour amie. Wang les a surpris ensemble et a tué mon associé. Je vous prie de m'excuser d'avoir omis de vous confier ces faits ce matin, Votre Excellence. Je ne pouvais me résoudre à compromettre mon associé... Et comme vous aviez arrêté le meurtrier, la vérité serait apparue de toute façon à l'audience...

Lin secoua la tête.

— J'ai une part de responsabilité, Votre Excellence. J'aurais dû lui courir après hier soir, j'aurais dû...

— Mais vous lui avez effectivement couru après, monsieur Lin, répliqua le juge en l'interrompant. Vous êtes pêcheur, vous aussi, vous connaissez les marais aussi bien que votre associé. D'habitude, on ne peut les traverser, mais après de grosses pluies, l'eau monte et quelqu'un d'expérimenté peut, avec une embarcation à fond plat, se frayer un chemin à travers les mares et les ruisseaux gonflés par les pluies.

— Impossible ! La route est patrouillée toute la nuit par la police militaire !

— Un homme tapi au fond d'un esquif pouvait profiter du couvert des grands roseaux, monsieur Lin. C'est pourquoi votre associé ne pouvait se rendre à la tour qu'après de fortes pluies. Et c'est pourquoi la pauvre fille le prenait pour un être surnaturel, un esprit de la pluie. Car il venait avec la pluie.

Le juge poussa un soupir. Soudain, il regarda fixement Lin et dit avec sévérité :

— Quand monsieur Tchong vous a révélé ses projets hier soir, Lin, vous avez vu partir en fumée tous vos beaux rêves de luxe et d'oisiveté. Vous avez donc suivi Tchong et l'avez assassiné dans la tour en lui plantant un couteau dans le dos.

— Quelle histoire insensée ! fit Lin en levant les bras au ciel. Comment vous proposez-vous de prouver cette accusation calomnieuse ?

— Entre autres, avec le reçu de mise en gage trouvé sur les lieux du crime par la police militaire. Or monsieur Tchong s'était complètement retiré des affaires, c'est ce que vous m'avez dit, n'est-ce pas ? Pourquoi alors aurait-il eu sur lui un reçu du jour même ?

Comme Lin gardait le silence, le juge Ti poursuivit :

— Sous l'inspiration du moment, vous avez décidé de tuer Tchong et avez couru après lui. Il était une heure après le riz du soir, les boutiquiers étaient donc en train de guetter leurs dernières pratiques. De même sur le quai, lorsque vous êtes monté dans votre petit esquif, il y avait plus de monde que d'habitude, car un gros orage semblait se préparer.

La lueur d'effroi qui traversa le regard de Lin était la dernière preuve de sa culpabilité, celle qu'attendait le juge. Il conclut d'un ton impassible :

— Si vous avouez votre crime, monsieur Lin, m'épargnant la peine de passer au crible tous les témoignages, je suis prêt à joindre une demande de clémence à votre condamnation à mort, arguant du fait qu'il n'y a pas eu préméditation.

Lin regardait fixement droit devant lui, les yeux vides de toute expression. Quand, soudain, une crispation de rage déforma son visage livide.

— Ce vieux cochon répugnant ! Il m'a fait trimer comme une bête toutes ces années... et maintenant il allait gaspiller tout ce bel argent pour une traînée de rien du tout, une demeurée ! Tout l'argent que j'avais gagné pour lui.

Lin regarda le juge droit dans les yeux et ajouta d'un ton ferme :

— Oui, je l'ai tué. C'est tout ce qu'il méritait.

Le juge fit signe au sergent. Comme Hong se dirigeait vers la porte, le juge dit au prêteur sur gages :

— J'entendrai vos aveux complets à l'audience de midi.

Ils attendirent en silence le retour du sergent Hong accompagné du chef des sbires et de deux séides. Ceux-ci enchaînèrent Lin et l'emmenèrent.

— C'est sordide, Votre Excellence, remarqua Hong avec dégoût.

Le juge but une gorgée de thé et tendit sa tasse pour que le sergent la lui remplît de nouveau.

— Pathétique, plutôt. J'aurais qualifié le personnage de Lin de pathétique, n'eût été sa détermination à incriminer Wang.

— Quel a été le rôle de Wang dans toute cette affaire, Votre Excellence ? Ne lui avez-vous pas demandé ce qu'il a fait ce matin ?

— Ce n'était pas nécessaire, car ce qui s'est passé est clair comme de l'eau de roche. Fauvette a dit à Wang qu'un esprit de la pluie venait lui rendre visite la nuit et lui donnait parfois de l'argent. Wang considérait comme un honneur insigne ces relations avec un esprit de la pluie. Souviens-toi qu'il n'y a pas un demi-siècle de cela, dans la plupart des districts fluviaux de l'Empire, les gens immolaient tous les ans un jeune homme ou une jeune fille à la divinité du fleuve local – jusqu'au jour où les autorités s'en sont mêlées. Lorsque ce matin Wang est venu à la

tour apporter sa pêche à Fauvette, il a découvert dans sa chambre un cadavre gisant face contre terre. Fauvette, en larmes, lui a fait comprendre comme elle a pu que les gnomes avaient tué l'esprit de la pluie et l'avaient métamorphosé en un affreux vieillard. Quand Wang eut retourné le cadavre et reconnu le vieux monsieur, il comprit soudain que Fauvette et lui avaient été trompés, et de rage il larda le vieillard de coups de couteau. Puis il réalisa qu'il s'agissait d'un meurtre et qu'il pouvait être soupçonné. Il s'enfuit donc. La police militaire l'a surpris en train de laver son pantalon taché du sang de Tchong.

Le sergent Hong hocha la tête.

— Comment avez-vous fait pour découvrir tout cela en l'espace de quelques heures, Votre Excellence ?

— Tout d'abord, j'ai cru que le capitaine avait vu juste. La seule chose qui me tracassait, c'était le long laps de temps entre le meurtre et les coups de couteau portés à la victime. Le reçu de mise en page m'importait peu, car il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'un prêteur sur gages ait ce genre de bon sur lui. Ensuite, en interrogeant Wang, je fus frappé par sa façon de le traiter de voleur. C'était par inadvertance, car Wang était bien décidé à se tenir, avec Fauvette, à l'écart de tout cela, afin de ne pas avoir à avouer qu'ils avaient été trompés. Lorsque j'ai fait parler Fauvette, elle a affirmé que les gnomes avaient tué et métamorphosé son esprit de la pluie. Je n'ai absolument pas compris de quoi il s'agissait. Ce ne fut que lors de ma visite à Lin que je fus enfin mis sur la bonne piste. Lin était inquiet, donc volubile, et il s'est répandu en long et en large sur l'absence d'intérêt de son associé pour son commerce. Je me suis alors souvenu du reçu de mise en gage trouvé sur les lieux du crime et j'ai commencé à soupçonner Lin. Mais ce ne fut qu'après avoir fait le tour de la bibliothèque du défunt et m'être formé une idée claire de sa personnalité que je découvris le fin mot de l'énigme. Je mis ma théorie à l'épreuve en faisant avouer au domestique que Lin et Tchong s'étaient querellés la veille au sujet de Fauvette. Ce prénom de Fauvette ne signifiait évidemment rien pour ce domestique, mais il m'a dit que les deux hommes avaient eu une prise de bec au sujet des oiseaux. La suite n'était plus que simple routine.

Le juge reposa sa tasse.

— Cette affaire m’a appris combien il est important d’étudier de près nos anciens manuels d’investigation, Hong. Il y est dit et répété que la première étape d’une enquête sur un meurtre consiste à connaître le caractère, la vie et les habitudes de la victime. Et dans cette affaire-là, ce fut effectivement la personnalité de la victime qui me fournit la clef de l’énigme.

Le sergent Hong caressa sa moustache grise en souriant d’un air satisfait.

— Cette fille et ce garçon ont véritablement eu de la chance de vous avoir pour magistrat chargé de l’enquête, Votre Excellence ! Tout accusait Wang, et il aurait été inculpé et condamné à mort. Car la fille est sourde-muette et Wang n’est pas bavard non plus !

Le juge Ti acquiesça. Se renversant dans son fauteuil, il déclara avec un léger sourire :

— Cela m’amène à évoquer la principale satisfaction que je puis tirer de cette affaire, Hong. Satisfaction très personnelle et très importante. Je dois t’avouer que ce matin je me sentais un peu abattu, et j’ai réellement douté un instant que cette carrière fût vraiment celle qui me convenait. J’étais stupide. C’est une fonction magnifique, Hong ! Ne serait-ce que parce qu’elle nous permet de parler pour ceux qui n’en ont pas les moyens.

FIN